

CAUSERIE ARTISTIQUE

LES ORIGINES DE L'ART EN ITALIE

Deuxième article.

Fiesole domine Florence de sa montagne presque inaccessible. C'est la ville antique; c'est la cité des Etrusques. Florence naquit à ses pieds, comme un faubourg où venaient s'établir les marchands et tous ceux que gênait la difficulté des communications avec les cités voisines. Bientôt ce faubourg devint une capitale, et la ville étrusque, perchée sur son rocher, s'isola dans son immobilité.

Encore aujourd'hui, c'est une curiosité de visiter Fiesole, qui a conservé son caractère primitif et où les types gardent un accent tout particulier. La population de Fiesole est, dit-on, formée des descendants des vrais Etrusques, qui, s'alliant entre eux et demeurant fidèles à leur ville natale, y restent la même race depuis les siècles les plus reculés. C'est ainsi que les Transtévères, qui forment à Rome une tribu dans la populace, sont, dit-on, les descendants des anciens Romains.

Jadis l'ascension de Fiesole était une entreprise difficile. On la faisait dans ces charrettes que l'on voit encore dans les campagnes toscanes, et qui sont formées d'un brancard sur lequel montent avec le conducteur quelques privilégiés, quelques aristocrates, les voyageurs de coupé en un mot. Sous le brancard est un immense filet, et dans ce filet sont entassés pêle-mêle, comme des ballots sur lesquels on aurait oublié d'écrire *fragile*, les voyageurs de catégorie secondaire, paysans, moines, mendiants, colporteurs, etc. Quelquefois le filet est remplacé par un panier. Ce char de noble tournure est majestueusement trainé par deux grands bœufs blancs. On le retrouve, avec de légères modifications, dans toutes les campagnes italiennes; à Naples, on le nomme un coricolo.

Ce moyen de locomotion n'est pas, comme vous pouvez croire, mesdemoiselles, très-favorable à la civilisation. Aussi Fiesole devint-elle de siècle en siècle plus déserte et plus démantelée. Ce que voyant, les magistrats de la ville étrusque résolurent de faire faire une route convenable. Pour cela il fallait de l'argent, et ils ne savaient trop sur quoi hypothéquer un emprunt municipal : quelqu'un d'habile proposa, pour ne point obérer le trésor, de faire payer la route par les Florentins et les habitants des villes voisines. Cet avis parut bon, mais il s'agissait

de trouver un prétexte et un moyen. « Rien de plus facile, dit le judicieux donneur d'avis : nous sommes, selon la croyance générale, de vrais Etrusques : créons, moyennant finance, une aristocratie étrusque. Vendons des titres de noblesse. Ayons à Fiesole un comptoir de patriciat qui fera remonter son origine au roi Porsenna; il se trouvera des chalands, n'en doutez pas, et beaucoup! »

En effet, la route est faite, elle est belle comme tous les travaux exécutés sans parcimonie, et la Toscane regorge de gentilshommes, vicomtes, comtes, ducs, barons, à la noblesse d'origine étrusque.

Toutefois, cette route qui permet de graver le rocher de Fiesole comme on gravit le mont Cenis, a paru sans doute trop abrupte encore à la civilisation, car elle s'est soigneusement gardée de pénétrer à Fiesole; les touristes, qui regrettent sans cesse la perte des caractères et des nationalités, qui maudissent les chemins de fer, l'abandon des costumes, etc., ne s'en plaignent pas.

Trois côtés des murs antiques de Fiesole subsistent encore. Ce sont des murs *cyclopéens*, de vrais murs étrusques.

Les murs cyclopéens, mesdemoiselles, sont les plus anciennes constructions qui témoignent du travail humain sur le sol de l'Italie. Ils sont bâtis de pierres, telles que les donne la nature, c'est-à-dire avec toutes leurs formes diverses et tous leurs angles. Les anciens cherchaient parmi ces pierres celles qui, par leur configuration, pouvaient s'emboîter les unes à côté des autres, à peu près comme nous cherchons, pour les emboîter, les pièces d'un jeu de patience; puis ils les unissaient par un ciment. Ce genre de construction possède une force de cohésion incroyable et bien supérieure encore à celle des murs romains, construits de briques et pierres selon le grand ou le petit appareil, comme je vous l'ai dit dans un article sur le palais des Thermes de Julien qui subsiste encore rue Saint-Jacques, à Paris, à côté du musée de Cluny (1).

(1) Numéro du *Journal des Demoiselles* de mars 1857.

La salle subsistante de Thermes de Julien l'Apostat est bâtie selon le petit appareil, c'est-à-dire que les murs sont faits de trois rangs de moellons régulièrement taillés et de trois rangs de briques

Nos ingénieurs modernes se sont inspirés des principes de construction des murs cyclopéens pour l'élevation de tunnels et de viaducs de chemins de fer.

L'origine des murs cyclopéens se perd dans la nuit des temps fabuleux. De là leur nom emprunté aux traditions mythologiques, et approprié à leur aspect gigantesque.

Fiesole possède encore bien d'autres antiquités. Toutes les pierres semblent être les matériaux de monuments qui dataient du roi Porsenna, mieux que les titres de noblesse. Au milieu de ces ruines, s'élève une vieille cathédrale en forme de basilique; et, sur l'emplacement de l'ancienne acropole s'assied le couvent de Saint-Marc, qui semble établi au point culminant de Fiesole comme sur la dernière marche de la terre au ciel.

Il n'est pas rare de voir en Italie le campanile d'un couvent se dresser à la pointe d'un rocher, bien au-dessus des nuages. Le pied de la montagne plonge dans une vallée fertile où fleurissent les orangers et les lauriers; sur le flanc grimpent successivement les oliviers, les châtaigniers, les pins, les chênes verts, puis de petits arbustes rabougris, puis rien. Les pierres nues et grises couronnent le sommet du cône. C'est alors qu'au bout des steppes de pierres un couvent s'élève, se profilant sur le ciel de tous côtés, lançant de plus près ses prières à Dieu, avec le tintement de ses cloches, et regardant de haut les misères, les faiblesses, les impuretés de ce monde.

C'est au couvent de Saint-Marc, à Fiesole, que pria et que peignit, vers 1420, Fra Giovanni Beato Angelico. Il était moine et avait appris d'un autre moine à peindre, pour les missels de son couvent, les madones et des saints en miniature, sur vélin.

Dans tous les couvents, c'était un ordre établi que l'un des frères eût la spécialité de peindre les images, comme d'autres avaient la charge de la copie des manuscrits. Mais Fra Giovanni prit goût à son art; lui aussi, quitta peu à peu les traditions byzantines pour chercher une autre voie. Il vit à Florence les tableaux de Cimabué, de Giotto et ceux de ses élèves; chassé de son couvent par les guerres religieuses du grand schisme qui ravageaient alors l'Italie, il vint au couvent des Dominicains de Foligno, où il resta dix-huit années; puis il habita successivement Rome, Florence et son couvent de Fiesole. Durant sa vie, assez longue, il eut donc l'occasion de voir les monuments de l'art, les antiques et les nouveaux.

Pourtant ce ne fut point à ces monuments qu'il demanda des inspirations, comme le firent les créateurs de l'école romaine; ce ne fut point non plus à la nature, comme le faisaient, d'après Giotto, les fondateurs de l'école florentine. Il ne s'inquiéta pas de rendre le beau plastique, ni la vie; il voulait peindre l'âme sous son voile de chair.

Je me trompe, c'est-à-dire je n'explique pas suffisamment, par cette phrase, le but cherché par Fra Angelico; car ses âmes — il a vraiment peint des âmes, allez plutôt voir son tableau du Louvre, mesdemoiselles, le *Couronnement de la Vierge* et les

alternativement. Le grand appareil parlait du même principe dans une autre disposition. La quantité de monuments romains qui subsistent démontre bien que ce genre de construction était aussi d'une prodigieuse solidité.

Miracles de saint Dominique — non, ces âmes-là n'ont pas de corps, par conséquent pas de chair. Pourtant elles ont une forme, et cette forme est la forme humaine. Mais cette forme est si pure, elle fait si peu penser à l'anatomie, que pourtant elle n'offense pas, qu'il faut la considérer seulement comme un revêtement de l'idée impalpable.

De son éducation de miniaturiste, Fra Giovanni avait conservé la grande pureté des couleurs et un fini précieux. Ses peintures semblent toutes exécutées sur vélin, tant elles ont de transparence et d'éclat. Regardez, mesdemoiselles, — je parle à celles de vous qui habitent Paris, car les autres ne pourront chercher que dans ma description l'idée de l'œuvre de l'Angelico, — regardez, dis-je, ce *Couronnement de la Vierge*, du musée du Louvre, vous verrez que les visages respirent, mais semblent vus dans l'atmosphère céleste; que les étoffes se plissent sans gêne, mais paraissent tissées avec des pétales de fleurs; que les gradins de marbre sur lesquels s'échelonnent ses saints et ses saintes sont faits avec la sardoine et la chrysoprase de l'Apocalypse.

Et le temps n'a rien pu jusqu'alors sur la peinture de l'Angelico. Elle est brillante et suave presque autant qu'elle dut l'être au premier jour.

Fra Beato Angelico a eu des élèves — entre autres Benozzo Gozzoli, que je vous citais dans mon dernier article parmi les décorateurs du Campo-Santo — et pas d'imitateurs. Rien ne lui ressemble, ni dans ceux qui l'ont précédé, ni dans ceux qui l'ont suivi. On dirait qu'il tient son inspiration de céleste origine, et qu'il lui fut donné de voir, durant ses extases, le paradis ouvert.

L'Angelico, je l'ai dit, ne demande rien à la nature, et pourtant il n'a pas la gaucherie des peintres gothiques. Il a su, par un prodige de talent auquel nul autre que lui n'a pu parvenir, conserver à ses types l'expression de la foi sainte et naïve, à ses corps l'immatérialité, à ses formes le galbe fin et allongé, sans heurter le sentiment du possible, sans venir, de temps à autre, comme quelques maîtres de la même époque, rompre le charme de l'expression par un faux mouvement et un emmêlement illogique.

Il occupe dans l'art une place unique et isolée. Si je lui voyais un successeur, un descendant, de par la filiation artistique, je citerais Pérugin, la gloire de l'école ombrienne, et le maître de Raphaël. Pérugin cependant ne put être son élève, puisqu'il naquit en 1446, et que Fra Angelico, né en 1397, mourut en 1455. D'ailleurs, on sait qu'il eut pour maître le Verrocchio. Mais que l'on n'oublie pas que Fra Angelico vécut longtemps à Foligno, et laissa des traces de son passage à Rome.

C'est à Florence, cependant, qu'il faut voir et juger Fra Angelico; il a peint des chapelles, des tryptiques, des panneaux, et on trouve de ses œuvres aux offices, à l'académie des beaux-arts, à Saint-Marc, à Santa-Maria Novella, où se trouve aussi la célèbre madone de Cimabué. En passant, je puis vous dire que cette église est desservie par des moines dominicains qui fabriquent une parfumerie célèbre et des cosmétiques merveilleux.

Le couvent de Saint-Marc, à Florence, est comme le musée spécial de Fra Angelico, qui peignit presque toujours pour son ordre, d'après le commandement de son supérieur, et sans tirer de son travail aucun

salaires personnels. Malheureusement, mesdemoiselles, les femmes ne sont point admises chez les moines, et doivent borner leur admiration à un seul tableau, celui du parloir, tandis que les hommes parcourent le couvent tout entier.

Fra Angelico, que l'on connaît aussi sous le nom de Santi Tosini, fut un religieux exemplaire, comme il semble qu'on n'en saurait douter en voyant ses tableaux.

Un autre moine illustre, Savonarole, sorti du même couvent des Dominicains de Fiesole, prêchait à Florence, cinquante ans après la mort de l'Angelico, sur l'art de son temps, dont il condamnait les tendances païennes.

« Vos notions sur la beauté, disait-il aux artistes, sont empreintes du plus grossier matérialisme. La beauté ! mais c'est la transfiguration, la lumière de l'âme ; c'est donc par delà la forme visible qu'il faut chercher la beauté suprême dans son essence... Plus les créatures participent et approchent de la beauté de Dieu, plus elles sont belles ; et de deux femmes également belles de corps, ce sera la plus sainte qui excitera le plus d'admiration, même chez les profanes. »

C'est bien cette doctrine pure, élevée et parfaitement vraie qui a inspiré l'Angelico. Ses idées, ses principes se survaient et se transmettaient ainsi dans les couvents, de génération en génération de moines. Ne semble-t-il pas que Savonarole prêche ici ce qu'avait prouvé Fra Angelico un demi-siècle plus tôt ?

Un autre grand artiste devait encore s'abriter sous les cloîtres du couvent de Saint-Marc : Fra Bartolomeo, qui est un des plus grands peintres de la Toscane et de l'Italie ! Mais il parut vers le même temps que prêchait Savonarole, et fut contemporain de Léonard de Vinci, de Michel-Ange, de Raphaël. Je vous en parlerai plus tard. Maintenant il me faut jeter un coup d'œil général sur l'état de l'art florentin au quinzième siècle.

Après Giotto, le génie artistique qui devait immortaliser l'Italie se révéla en un magnifique ensemble. Il est difficile de suivre un ordre dans la succession des grandes individualités qui, de jour en jour, faisaient faire à l'art un pas de plus. Elles se pressent de toutes parts et brillent en même temps.

Je vous ai dit comment l'architecture et la sculpture s'élevèrent vite à leur apogée, comment à Oragna et à Giotto succéda Brunelleschi, tandis qu'à André de Pise succédaient Ghiberti et Luca della Robbia. Je vous ai fait pressentir, dans la peinture qui se développa, comme il se doit, un peu plus tard que ses sœurs aînées, la splendeur qui se préparait.

En même temps, et dans la première moitié du quinzième siècle, la découverte de la peinture à l'huile par Van Eyck, celle de la gravure par l'orfèvre Finiguerra, l'application de la perspective à la peinture par Paolo Dono l'Uccello et le mathématicien Manetti, vinrent détruire les dernières entraves du génie pictural, et ouvrir un champ immense aux efforts des artistes.

C'est vers 1420 que Brunelleschi commença la construction de son immense coupole de Santa Maria dei Fiori, qui est d'un pied plus grande que celle de Saint-Pierre de Rome, et plus du double de celle de notre Panthéon.

L'élévation de cette coupole fut mise au concours, et, comme tous les artistes d'alors cultivaient, en même temps, les trois branches de l'art, tous concoururent. Brunelleschi avait étudié les mathématiques, la perspective, etc. ; toutefois, il fut d'abord évincé, tant ses projets semblèrent gigantesques. On eut peur de ce novateur qui prétendait élever à 300 pieds une coupole en ogive de 130 pieds de diamètre, sans arc-boutants, sans appareils colossaux de charpente, etc., tandis que les autres ne parlaient de rien moins que de bâtir, pour soutenir la maçonnerie de leur voûte, un énorme monticule de terre comme un moule, et de semer dans cette terre des pièces d'argent pour que le peuple vint l'enlever quand l'œuvre serait achevée.

Brunelleschi demanda seulement qu'on lui laissât construire et exposer son modèle. Il convainquit alors les plus méfiants, qui comprirent, grâce à leurs yeux et à la lecture du mémoire dont Brunelleschi accompagna son projet, que les coupoles en ogive, présentant une moins grande ouverture horizontale, et étant moins inclinées que les coupoles de plein cintre, se soutiennent davantage elles-mêmes pendant la construction.

Après bien des luttres et bien des traverses, Brunelleschi construisit enfin cette voûte qui est l'œuvre la plus colossale de l'architecture de la Renaissance, et qui précéda de plus d'un siècle la construction de Saint-Pierre de Rome.

Si je vous en parle avec ce détail, mesdemoiselles, c'est qu'elle fut le chef-d'œuvre de Brunelleschi, et qu'il domine l'architecture de la Renaissance. Il construisit le palais Pitti et plusieurs autres édifices parmi les plus beaux de Florence, particulièrement l'église de *San Spirito oltre Arno*. Il donna le plan de *Santa Maria Magdalena dei Pazzi*, de l'hôpital *degli Innocenti* ; mais il fonda surtout l'école qui devait produire les chefs-d'œuvre du beau style florentin, et eut pour représentants Michelozzo Michelozzi, le continuateur du palais Médicis ou Riccardi ; Benedetto di Najano, celui du palais Strozzi et le *Cronaca*, ou le *Chroniqueur* dont je vous citais le nom dans mon dernier article, et qui construisit l'admirable corniche du palais Strozzi.

Brunelleschi était pénétré du goût et de l'étude de l'antique ; mais il conservait les données de l'art roman, et ne rejeta pas absolument certaines traditions gothiques. Comme sculpteur, il eut la gloire d'être le concurrent de Ghiberti pour les portes du baptistère ; lui-même se retira devant l'œuvre de son rival ; il fit aussi le beau crucifixement de l'église Santa Maria Novella, en opposition avec celui de Donatello pour l'église de Santa Croce ; et cette fois il dépassa son émule de toute la distance qui sépare la grandeur et la noblesse de la conception, la sainte empreinte de la foi, des prodiges du talent seul.

On raconte qu'un jour, les deux artistes s'en allaient dîner ensemble à la campagne, bras dessus, bras dessous, et portant dans leurs tabliers les œufs et le *presciuto* (1). Dans ce temps-là, mesdemoiselles, les artistes n'étaient pas des grands seigneurs comme ils le devinrent au temps de Raphaël et de Rubens, ni des hommes du monde comme aujourd'hui. Je vous l'ai dit, c'étaient pour la plupart des

(1) Du jambon.

artisans qui s'élevaient du métier à l'art; Brunelleschi avait ouvré des bijoux, des vases sacrés, des aiguières d'argent, des plats d'or, avant de construire le dôme de Santa Maria dei Fiori. Donatello, avant d'imprimer à l'école de sculpture toscane la voie de naturalisme dans laquelle elle est restée depuis, avait aussi passé par le travail modeste de l'arrière-boutique.

Ils portaient des tabliers ces hommes immortels! des tabliers, mesdemoiselles! et des œufs dans leurs tabliers! Ces détails de cuisine ne vont-ils pas vous dépoétiser mes héros? Maintenant, il faut dire, pour les excuser, à vos yeux, de ce peu galant costume, que probablement ils étaient en habit de travail, et que, pour faire de la sculpture, on ne met pas des habits de soie et des manchettes de dentelle comme en mettait pour écrire M. de Buffon, d'élégante mémoire.

Donc, tout en devisant, Brunelleschi mena Donatello dans son atelier, près de Santa Maria Novella, pour lui montrer le crucifiement qu'il venait d'achever. Mais si les artistes, en ce temps-là, n'étaient point richement vêtus, ils n'étaient pas encore en-vieux... pas encore!

Donatello poussa un cri d'admiration. « Je suis vaincu, s'écria-t-il. C'est à toi qu'il est donné de faire des christes et à moi des paysans!... »

« Mais au milieu de son admiration, raconte Valéry, le tablier lui échappa, les œufs et le dîner tombèrent par terre. »

Et voilà comment ce beau Christ, consacré aujourd'hui par tant de saintes prières, plus encore que par sa perfection artistique, reçut pour premier *ex-voto* une omelette au jambon!

Brunelleschi enseigna la perspective à Thomas Guidi, élève, pour la peinture, de Masolino di Panicale et, pour la sculpture, des Ghiberti; ce Thomas Guidi devint le véritable maître de l'école Florentine sous un surnom qu'il devait à son extérieur misérable : c'est Masaccio.

Voici enfin, avec Masaccio, les figures qui s'animent vraiment, et prennent en même temps la vie, le naturel et la grâce. Nous avons vu l'enfance de l'art, nous en sommes à l'adolescence.

Masaccio naquit en 1401 à San-Giovanni, près de Florence, et mourut à quarante-deux ans, en 1443. Mais dans le cours de cette vie trop tôt finie, il fit dans l'art une révolution nouvelle. Désormais tous les peintres florentins, qu'ils aient ou non fréquenté son atelier, sont ses élèves.

Il alla étudier l'antiquité à Rome, et en même temps il peignit une fresque à *Sainte Marie-Majeure*; mais ses principaux ouvrages se trouvent à Florence, où régnaient alors les Médicis, qui le protégèrent. Ainsi, outre quantité de tableaux dispersés dans les églises, les couvents et les musées, on y remarque son chef-d'œuvre, la chapelle de Saint-Pierre, aux Carmes de Florence, qui passe encore, même après Michel-Ange et Raphaël, pour une des sublimes créations de la Renaissance.

C'est à cette chapelle qu'il travaillait lorsqu'il fut tout à coup attaqué d'un mal inconnu qui l'emporta. On pense qu'il avait été empoisonné.

A propos de l'anecdote que je vous contais tout à l'heure, je vous disais, mesdemoiselles, que l'envie ne venait pas encore troubler les rapports des ar-

tistes entre eux. Hélas! cette paix ne devait pas être de longue durée. Masaccio meurt jeune et l'on cherche dans un crime la cause de sa mort; un autre artiste de valeur, Domenico, est assassiné par son ami Andrea del Castagno, qui, dit-on, voulait être le seul à connaître le secret de la peinture à l'huile.

La décoration de la chapelle des Carmes avait été commencée par Masolino di Panicale, maître de Masaccio, et la mort ayant inopinément enlevé le grand artiste, elle dut être terminée par son élève Filippino Lippi, le fils de Filippo Lippi, un autre excellent peintre dont l'influence fut grande aussi sur l'école florentine.

« Quelques pieds de mur peints à fresque, dit Valéry, feront vivre à jamais l'église del Carmine » dans les fastes de l'art. »

Le Pérugin, Raphaël, Léonard de Vinci, Michel-Ange sont venus étudier devant les fresques de Masaccio. C'est, en effet, la première révélation de l'art moderne. Les groupes se composent bien, les mouvements sont naturels, les raccourcis justes, l'expression des figures est bien comprise, l'arrangement général est simple et vrai.

C'est, dit-on, Masaccio qui, le premier, a conçu ses compositions horizontalement comme dans la nature, et non plus pyramidale, selon la tradition byzantine.

Les plus remarquables pages de cette œuvre, qui vaudrait un article entier pour elle seule, sont : le *Crucifiement de saint Pierre et saint Pierre et saint Paul ressuscitant un enfant*, tableau composé sur une légende apocryphe, et qui est plus connu sous le nom de *Résurrection d'Eutychus*. « Les figures ont tant d'expression », dit Raphaël Mengs, le peintre critique dont je vous ai parlé à l'occasion de Piètre de Cortone, et qui, au dix-huitième siècle, rendit un peu de lustre à l'école romaine, « les figures ont tant d'expression qu'il semble que Masaccio ait peint les âmes comme les corps. »

Il faut citer encore le *Saint Pierre baptisant*, où une figure nue, que le froid semble faire frissonner, est particulièrement célèbre. Mais il faudrait tout citer.

Cet article a des bornes pourtant, mesdemoiselles, et je veux vous parler encore des deux Bellini, qui commencèrent, vers ce temps-là, l'école vénitienne, et se servirent les premiers de la peinture à l'huile; du Mantegna, leur parent, qui fut peintre, architecte, graveur et géomètre; de Sandro Baticello, du Francia, de Ghirlandajo, le glorieux maître de Michel-Ange, d'André Verrocchio, sculpteur et peintre, qui eut l'honneur de former Léonard de Vinci.

A propos de Gentile et de Jean Bellini et du Mantegna, je veux vous faire observer que les traditions rapportées d'Allemagne, avec la peinture à l'huile, ne furent pas sans influence sur les peintres italiens de ce temps. Il y a bien des analogies entre les Bellini et les peintres de race allemande. C'est la même grâce juvénile et naïve, la même recherche de la pensée plus que de la forme. Le Mantegna introduisit le paysage dans les tableaux d'histoire, comme vous le pouvez remarquer dans les tableaux de cet artiste que nous possédons au Louvre : le *Parnasse*; et cette introduction est encore d'origine flamande.

Constantinople, d'où étaient venus les peintres byzantins, réclamait à son tour des maîtres à Venise.

C'est ainsi que Gentile Bellini passa plusieurs années à la cour de Mahomet II. Peut-être est-ce d'Orient qu'il rapporta cette riche et brillante couleur, qui, dès le début, signala l'école vénitienne. Mais si l'Orient est inspirateur, il n'est point un sol sur lequel puissent s'établir les arts ni la civilisation. Entre autres tableaux, Gentile Bellini peignit, pour Mahomet II, une *Décapitation d'Holopherne par Judith*. Le sultan l'admira fort, mais fit certaines observations sur les effets immédiats de la décollation. Gentile osa discuter les observations. Alors Mahomet fit appeler un esclave, et, pour joindre l'exemple au précepte, d'un coup de yatagan lui trancha la tête.

Bellini remercia Sa Hautesse de la leçon, mais revint en hâte dans sa patrie.

Francesco Raibolini, dit le Francia, était de Bologne, et n'appartient, pas plus que les Bellini et le Mantegna, à l'école florentine; mais, puisque nous passons en revue tous les artistes qui, par des degrés successifs, amenèrent l'art à sa perfection, nous ne saurions oublier de signaler son influence, qui préparait la gloire des Carrache, du Dominiquin et du Guide.

D'ailleurs, à cette époque, les écoles n'étaient point encore tranchées. Les artistes de tous pays cherchaient la perfection et ouvraient ainsi, naïvement, les diverses voies de l'art. C'est après l'apogée, c'est au commencement de la décadence, que se forment les catégories, comme c'est sur une langue faite que se font les grammaires.

Revenons à Florence cependant, où, tandis que Masaccio créait ses chefs-d'œuvre, Filippo Lippi, le père du continuateur de la chapelle des Carmes, semblait aussi inspiré par Van Eyck, à moins qu'il n'empruntât l'expression de ses types à Giotto, en même temps qu'à Fra Angelico.

Cette dernière hypothèse est peu sûre, et peut-être ni les Bellini ni lui ne tenaient-ils leur inspiration des Flamands. Les premiers efforts de l'art, lorsqu'il se débat contre l'ignorance, doivent, dans toutes les écoles, produire des effets analogues.

Filippo Lippi forma de nombreux élèves, sans parler de son fils Filippino, qui le quitta pour suivre les leçons de Masaccio; l'un des plus célèbres, Sandro Botticelli, était sorti, comme Francia et tant d'autres déjà cités, du corps de métier des orfèvres. Tandis que Mantegna donnait à ses vastes compositions des fonds de paysages, Sandro Botticelli développait les siennes dans des palais gigantesques et splendides que rêvaient alors les architectes, les sculpteurs et les peintres.

On le voit; de toutes parts surgissaient les idées et les innovations! Déjà l'heure des tâtonnements est passée et les artistes sont en possession de la science. Ce serait le beau siècle, si Léonard de Vinci, Michel-Ange et Raphaël n'étaient venus, quelques années après, reculer les limites de l'art jusqu'au sublime, et lui tracer, en même temps, une barrière qu'il n'a plus franchie; comme si la *Cène*, le *Jugement dernier*, la *Transfiguration* eussent été des colonnes d'Hercule du Beau et que Dieu eût dit à l'art : « Tu n'iras pas plus loin. »

André Verrochio a laissé un nom plus célèbre parmi les sculpteurs que parmi les peintres. Élève, puis émule de Donatello, il eut la gloire d'être, en sculpture, le maître de Michel-Ange, et en peinture celui de Léonard de Vinci et du Pérugin. Son tableau le

plus renommé est un *Baptême de Jésus-Christ* que l'on voit à Florence, à l'Académie des Beaux-Arts. La première figure d'ange, à gauche du spectateur, fut, dit-on, peinte par Léonard de Vinci, bien jeune encore, et le Verrochio, se trouvant vaincu par son élève, jeta pour toujours ses pinceaux.

Ghirlandajo, encore un orfèvre, fut élève d'Alesso Baldovinetti, élève lui-même de Filippo Lippi. J'ai déjà dit qu'il fut le maître de Michel-Ange, et la grandeur de ses conceptions, la puissance de ses types, l'énergie de son dessin font, en effet, pressentir le Buonarroti.

Toutes les églises de Florence, tous les musées, possèdent des œuvres des maîtres que nous venons de citer : la plupart sont dignement représentées aussi à notre musée du Louvre. Nous y rencontrons du moins les deux Bellini, le Mantegna, Filippo Lippi et Ghirlandajo.

C'est là que beaucoup d'entre vous pourront les voir, mesdemoiselles, et chercher, en les regardant, la trace de ceux qui les ont précédés, les documents de ceux qui les ont suivis. On ne saurait rien trouver de plus attachant que cette étude. En effet, dans ce temps merveilleux de la Renaissance, chaque jour amenait un progrès. En cinquante années, l'art alla de son enfance à sa virilité. Aux peintures en détrempe du Giotto succèdent les peintures de l'Angelico, qui ne ressemblent ni à la détrempe aux teintes ternes, ni aux puissants effets de la peinture à l'huile! La peinture à l'huile apparaît pour la première fois avec les deux Bellini; la gravure avec le Mantegna, dont nous avons aussi quatre tableaux peints en détrempe, bien que, comme beau-frère des Bellini, il dût avoir été un des premiers à la connaître.

Vous ai-je dit que le secret de la peinture à l'huile avait été apporté de Flandre en Italie par Antonello de Messine? Il le tenait directement de Jean de Bruges ou Van Eyck, et l'enseigna sans difficulté à ses élèves; ce qui rendrait assez invraisemblable la cause que l'on donne à l'assassinat de l'un d'eux, Domenico, par un autre, Andrea del Castagno.

Nous possédons aussi au Louvre deux tableaux de Filippo Lippi : la *Nativité de Jésus-Christ* et la *Vierge et l'Enfant Jésus adorés par deux saints abbés*; nous en avons trois signés du nom de Ghirlandajo; mais ils représentent trois générations de peintres : Benedetto Ghirlandajo, Domenico, son fils, qui fut le maître de Michel-Ange et le plus célèbre de la famille, enfin Ridolfo, fils de Domenico.

Nous n'avons rien, hélas! de Verocchio, ni rien de Masaccio. C'est une lacune bien regrettable dans la collection du musée français; mais la plupart des ouvrages des maîtres, en ce temps-là, étaient peints à fresque, et par conséquent attachés aux lieux pour lesquels ils furent exécutés.

Je vous ai fait, mesdemoiselles, une sorte de tableau de l'Italie du Nord et du Centre au moment où parut Cimabué. Peut-être ne serait-il pas hors de propos de vous le représenter à près de deux siècles de distance et au moment où les arts vont y briller de leur plus vif éclat. Aussi bien, c'est en Italie qu'était alors le centre de l'intelligence; c'est en Italie que se débattaient les grands intérêts politiques de l'Europe; c'est en Italie que la civilisation moderne essaya ses premiers raffinements.

Le grand schisme vient de finir, et Rome est rede-

venue la capitale du monde catholique. Les Médicis règnent à Florence; les Sforza tiennent Milan, quand les Français ne l'ont pas à leur tour; Venise est au comble de la gloire et de la puissance; Pise, après de cruelles vicissitudes qui la mirent tour à tour aux mains des Florentins et à celles des Français, tombe enfin, pour toujours, sous la domination de Florence; les Gonzague règnent à Mantoue. De toutes parts, les arts sont accueillis, fêtés, protégés, et cependant la guerre ne laisse point de repos à l'Italie; mais cette guerre est moins sauvage qu'aux siècles précédents. On ne fait plus périr ses ennemis de faim dans une tour; on n'extermine plus des générations entières pour venger une trahison ou la violation d'une promesse de mariage.

Aussi ces guerres ne sont-elles plus des empêchements à la civilisation ni des fléaux qui ruinent une contrée. Il semble, au contraire, qu'elles maintiennent l'énergie de ces peuples trop vite disposés à s'oublier dans le *dolce farniente* de la paix : elles stimulent la rivalité des capitales.

Tandis qu'à Rome, les splendeurs de la restauration du trône pontifical appellent tous les artistes et tous les artisans qui représentent le luxe, à Venise et à Florence le commerce entasse assez de richesses pour payer royalement des palais magnifiques aux fresques immortelles, des églises pavées de marbres rares; un peuple de statues pour décorer les places publiques, les cloîtres, les jardins; des vases ciselés par les premiers orfèvres du monde, des étoffes où l'or et l'argent sont tissés avec la soie, des dentelles merveilleuses que nos élégantes se disputent encore pour leurs plus riches ajustements.

Je vous ai fait observer, mesdemoiselles, que l'architecture, dans sa perfection, précéda heureusement la peinture et la sculpture, qui sont appelées à la compléter.

Jusqu'alors tous les artistes ont été, à des degrés divers, architectes, sculpteurs et peintres. Cependant, ils ne possédaient pas ces trois arts à une égale perfection. Giotto, par exemple, qui construisit le campanile de Florence et la façade du dôme, aujourd'hui détruite, était incontestablement plus avancé en ar-

chitecture qu'en peinture. Brunelleschi construisit sa coupole et le palais Pitti; Donatello sculptait ses plus beaux marbres au temps où Masaccio donnait, dans ses fresques de la chapelle des Carmes, les premières pages de peinture moderne.

Que nous sommes loin déjà des vieux maîtres qui décoraient le Campo-Santo, qui rendaient, avec une forme encore incorrecte, les épisodes grandioses ou terribles de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament* ! Maintenant, la religion s'est faite aimable et gracieuse. Les vierges, jadis un peu raides dans les plis de leurs longs manteaux d'azur, deviennent belles comme des femmes, tout en gardant le souvenir de leur mystique origine; les saints, aussi, sont beaux de la beauté humaine. C'est que les artistes ne s'inspirent plus seulement de la poésie du Dante, mais qu'ils aiment aussi Homère et Virgile; qu'ils ont vu l'antique et compris les splendeurs païennes au point de vue plastique.

Le Beau absolu y gagne sans doute... Et comment dire que tout n'y gagne pas, quand Léonard, Raphaël et Michel-Ange vont paraître et demander, plus que jamais, des modèles à l'antique ? Pourtant, l'expression et l'impression y perdent. On prie mieux assurément dans le Campo-Santo que dans la chapelle des Médicis...

Cependant elle est d'une bien austère magnificence cette chapelle aux murs revêtus de marbres sombres ! Elle raconte, par son aspect en même temps riche et désolé, l'histoire brillante de Florence, au temps que Machiavel l'écrivait; puis la solitude et le silence qui se firent, dans la ville où régnèrent et s'éteignirent ces princes issus de marchands enrichis, qui furent les plus magnifiques du monde !

Il appartenait à Michel-Ange, à lui seul, de rendre en même temps l'impression profonde des âges de foi, la magie de la poésie dantesque, et toutes les richesses exubérantes de la forme, toutes les grandeurs de l'âme et tous les développements de la vie.

Notre prochain article, mesdemoiselles, nous fera entrer de plain-pied dans les enchantements artistiques du grand siècle. Nous parlerons de Léonard de Vinci, un des plus étonnants et des plus vastes génies qu'ait produits l'humanité. CLAUDE VIGNON.

MADAME DE BAWR

Une existence longue et agitée vient de s'éteindre; une imagination fraîche, brillante et demeurée jeune en dépit des années vient de s'éclipser à jamais, et il semble qu'un journal dédié aux femmes réclame quelques mots sur une femme dont la réputation littéraire a survécu, ce qui est rare, à une vie prolongée au delà des limites ordinaires.

Madame de Bawr, qui s'appelait de son nom de famille Alexandrine-Sophie Goury de Champgrand,

appartenait à la classe élevée de la société, et, grâce aux soins d'un père, ami des arts et des lettres, les heureuses dispositions de son esprit furent cultivées avec sollicitude. Elle-même, dans ses *Souvenirs*, dont nous avons parlé dans ce journal, a donné des détails curieux sur son éducation. Elle avait reçu, pour la musique et le contre-point, des leçons de Grétry, et pour le chant des leçons de Garat; Vestris, le *dieu de la danse*, lui avait montré à faire la révérence

comme on la faisait en ce temps-là, et on n'avait pas omis, dans son éducation, une forte et brillante instruction littéraire. Très-jeune encore, elle épousa le comte Henri de Saint-Simon, celui qui a attaché son nom à la secte. Il semblait que l'union d'un homme d'une grande intelligence et d'une femme aimable et distinguée dût être heureuse, mais les dons de l'esprit sont souvent les ennemis du bonheur. M. de Saint-Simon cherchait déjà la femme libre; il ne la trouva pas dans sa jeune compagne, et, profitant du bénéfice des lois de l'époque, il demanda le divorce. Lorsque les deux époux comparurent, selon l'usage, devant le magistrat qui, avant la procédure, essaya de rapprocher ceux qui veulent se séparer, M. de Saint-Simon, pris d'un singulier accès de sensibilité, se mit à pleurer. Le président fut attendri : « Voyez, madame, dit-il avec onction, combien M. de Saint-Simon vous aime; cédez à son devoir, cédez à l'ascendant d'une telle affection et ne persistez pas dans votre demande de divorce. — Hélas! monsieur, répondit-elle en pleurant à son tour, c'est lui qui le demande, c'est lui qui le veut! »

Il le voulut si bien, qu'il y réussit; M. de Saint-Simon, séparé de sa femme, alla offrir sa main à madame de Staël, qui la refusa; sa jeune femme épousa quelques années plus tard un officier russe, nommé M. de Bawr, qui mourut sous la roue d'une voiture, et la laissa sans fortune.

Madame de Bawr trouva dans sa plume un délassément et une ressource. Elle fait une exception parmi les femmes auteurs qui, en général, ne réussissent guère au théâtre; elle composa des mélodrames pleins de brigands, de spectres, de souterrains, de trappes, de chaînes, qui firent trembler et frémir le public du boulevard du Crime et qui, probablement, rapportèrent à leur auteur plus d'argent que de gloire; elle fit aussi de jolies comédies qui, avec l'aide de mademoiselle Mars, eurent un grand succès; on joua longtemps *Charlotte Brown*; on joue encore les *Suites d'un Bal masqué*. Nous constatons le fait, sans approuver la hardiesse avec laquelle madame de Bawr quitta le monde où elle était née, pour se jeter dans les hasards des coulisses, dans le monde mêlé des acteurs, pour livrer son nom aux bravos ou aux sifflets du parterre. Là n'est pas, selon nous, sa véritable gloire: ses petits romans, ses charmantes nouvelles, les récits qu'elle a dédiés aux jeunes filles et aux petits enfants sont des œuvres plus dignes d'une plume féminine. *Le Novice*, les *Plary*, la *Fille d'Honneur*, sont des romans historiques d'une véritable valeur; *Raoul ou l'Eméide*, histoire ou roman d'un jeune homme pauvre que soutiennent, dans une carrière épineuse, le goût des lettres et le souvenir d'un chaste amour, est une œuvre d'imagination pleine de goût et de

charme; une de ses nouvelles, *Michel Perrin*, fait sourire et pleurer tour à tour; elle a fourni à M. Duvergier, ancien disciple de son premier mari, le sujet d'une des plus jolies pièces de théâtre; les *Soirées des jeunes Personnes* sont un livre charmant, écrit avec infiniment de tact, d'habitude du monde et de véritable intérêt; quant à ses *Souvenirs*, œuvre de sa vieillesse, ils sont simples, naturels et racontés d'un style facile, qui dit assez combien la conversation de madame de Bawr devait être aimable sans prétention et spirituelle sans fatigue.

Ceux qui l'ont connue disent que ses livres portaient bien l'empreinte de son âme sereine et bonne. Jamais, en effet, dans les pages qu'elle a laissées, de passions effrénées, d'émotions violentes, tout y est calme, même la douleur. Quoiqu'elle n'ait pas eu, semble-t-il, beaucoup de bonheur, quoiqu'elle ait été délaissée une fois, qu'elle soit restée veuve, par suite d'un cruel accident, que deux fois elle ait perdu sa fortune, ses souvenirs ne trahissent nulle amertume, ni contre les hommes ni contre le sort. Elle se plaît à peindre cette galerie de figures brillantes qui, dans le monde du Directoire, de l'Empire, de la Restauration, ont passé sous ses yeux; elle parle volontiers des maîtres de sa jeunesse, Grétry, Montigny, Garat, des princes de l'ancienne cour qu'elle a entrevus; elle cite un trait de bonté de Marie-Antoinette, une étourderie du comte d'Artois; les grands seigneurs et les financiers du dix-huitième siècle lui ont laissé quelques souvenirs, mais elle en a conservé davantage des artistes dans l'intimité de qui elle a vécu : madame Lebrun, Gérard, les trois Vernet; elle a connu Delille, elle a vu Chateaubriand. Bref, ses mémoires sont consacrés à parler des autres, chose rare chez les écrivains, et, sous ce rapport, ils laissent l'image d'une femme bonne et modeste, tout en étant observatrice et spirituelle : telle fut en effet madame de Bawr. Elle garda son heureux caractère jusque dans l'âge avancé, et mourut, en janvier 1861, dans sa quatre-vingt-septième année. Sa maladie avait été courte, mais elle avait prévu la mort : on a trouvé chez elle, tout préparé, l'argent destiné à ses funérailles, et écrit de sa propre main son billet de faire part.

Madame de Bawr avait vu un de ses livres pour les enfants couronné par l'Académie; le roi Louis XVIII lui avait fait une pension, et elle avait été l'objet de la part de l'empereur de Russie, Alexandre, d'une distinction assez rare : il lui avait demandé une *correspondance*, dans laquelle elle le tenait au courant des événements littéraires de Paris; Grimm et Diderot en avaient fait autant pour son aïeule, Catherine II, mais avec moins de sens, de délicatesse et de pures intentions que madame de Bawr.



BIBLIOGRAPHIE

RETRAITE ANNUELLE DES DAMES

Prêchée en l'église métropolitaine de Paris

De 1849 à 1860

Par l'abbé LE COURTIER

Archiprêtre de ladite église (1).

Sainte Thérèse, profondément éclairée d'en haut sur les faveurs qu'elle avait reçues, disait parfois que les grâces que Dieu lui avaient départies auraient suffi pour sauver un monde... Ne pourrait-on pas appliquer cette parole de l'illustre Espagnole à cette ville de Paris, où les secours spirituels sont répandus avec tant d'abondance, qu'il semble que, répandus sur la surface du globe, ils suffiraient à l'évangéliser et à le convertir? Voyez, depuis le chiffonnier jusqu'au prince, depuis les œuvres qui s'établissent dans les faubourgs pour les sauvages de la civilisation, jusqu'au carême prêché aux Tuileries, chacun n'a-t-il pas son orateur, son apôtre, qui lui fait entendre la parole divine dans la mesure nécessaire et selon les facultés de l'auditoire? *Nous avons soigné Babylone, et Babylone n'est pas guérie*, pourraient dire peut-être ces dispensateurs de l'Évangile, en empruntant l'expression du Prophète; mais pourtant, dans ces foules nombreuses qui se pressent au pied de la chaire, combien d'âmes ravies et entraînées par le charme des vérités célestes! que de femmes surtout sont subjuguées par cet attrait inexprimable des choses de Dieu, et rapportent au sein de leurs familles la gerbe de pensées élevées, de sentiments exquis, de saintes habitudes qu'elles ont glanées dans le champ évangélique! elles aussi ont leurs œuvres brillantes et florissantes; la chaire de Notre Dame ne s'ouvre pas seulement à l'éloquence qui soumet les plus incrédules, à la dialectique qui convainc les plus obstinés, elle accueille des orateurs qui n'ont pas besoin de convaincre, elle voit autour d'elle un auditoire plein de foi; le pasteur ne demande à ses brebis que le mieux au lieu du bien, le progrès dans la voie de la vertu, ce qui est parfait à la place de ce qui est suffisant. Ce guide des âmes délicates et jalouses de leur perfection est M. l'abbé Le Courtier, qui, depuis onze ans, remplit avec bénédiction ce difficile ministère. Il a recueilli en un volume les souvenirs de ces diverses *Retraites*, et c'est de ce volume que nous venons vous entretenir aujourd'hui.

Rien ne ressemble moins à des sermons, ni à des

démonstrations du dogme. Les femmes devant lesquelles M. Le Courtier a parlé et celles pour qui il écrit sont des chrétiennes, des chrétiennes ferventes et zélées, seulement leur foi est combattue par les travers du siècle, par les entraînements erronés de leur propre cœur. Ce sont là les ennemis auxquels le prédicateur a fait la guerre; il connaît la place où il faut frapper et sa main sait enfoncer le trait, mais s'il blesse, c'est pour guérir. Il connaît le monde et le siècle, il connaît le cœur, et avec une singulière dextérité, dans un langage plein de vie et de traits, il fait toucher du doigt les obstacles, les défauts, les faiblesses qui empêchent que la plupart des femmes n'atteignent le degré de perfection qu'attendait d'elles Celui qui les a créées. Ces pages ont gardé de la parole quelque chose d'actuel et de vibrant qui pénètre le cœur, qui dissipe les ténèbres, renverse les oppositions, fait naître la force et le courage, et qui fait qu'on se dit après avoir lu : « Il a raison et j'avais tort! faisons ce qu'il enseigne! »

Afin que nos lectrices sachent mieux apprécier ce que cet enseignement a d'aimable et de fort tout à la fois, nous citerons l'instruction sur la *Vie utile*; elle est à la portée de tous.

« Conpez cet arbre, pourquoi
occupe-t-il la terre? »

« La vie ne sera jamais utile si elle n'est pas réglée, mais une vie réglée n'est pas toujours une vie utile.

» Je connais des vies où le temps est sérieusement mis à profit pour s'enfoncer dans des études oiseuses, dans des recherches qui flattent la vanité, dans des collections qui réunissent de grandes bagatelles...

» D'ailleurs, la vie réglée ne consacre qu'une partie de nos moments et nos meilleurs moments; il s'agit d'utiliser le tout, et de répandre sur la vie entière la grâce d'une sainte et bonne utilité!

» Par *vie utile*, il ne faut pas entendre l'excès, la multiplication indéfinie des exercices religieux. — Il y aurait souvent désordre à les multiplier aux dépens d'autres devoirs également graves, et il y aurait toujours indigestion; car ce n'est pas ce que l'on mange qui nourrit, mais ce que l'on digère, et la nourriture n'a atteint son but que lorsqu'il y a assimilation des aliments avec notre substance. Aussi saint Bernard, à cette parole : — Si quelqu'un m'aime il gardera ma parole : « Gardez la parole de Dieu encore » mieux que vous ne gardez la nourriture du corps; » qu'elle passe, pour ainsi dire, dans les entrailles de » votre âme; qu'elle passe dans vos affections et dans » vos mœurs. »

» Par *vie utile*, il ne faut pas entendre cette activité haletante qui s'évertue pour créer, ou pour se créer des œuvres de charité, pour s'encombrer, sans ordre et sans mesure, dans ce qu'on appelle les bonnes

(1) Paris, à la librairie catholique de Lesort, 3, rue de Grenelle-Saint-Germain. Un joli volume, 4 francs.

œuvres. — Il y a dans cette agitation fébrile, qui a de l'attrait et de l'attraction avec le caractère de la femme, il y a désordre, imprudence, fatigue, étouffement pour soi, empêchement du bien par le mieux, quelquefois omission déplorable des devoirs personnels, et, dans tous les cas, il y a une pauvre illusion d'aller s'imaginer que la vie n'est utilisée que par les œuvres charitables; c'est le moyen de faire négliger, par principe, les grands devoirs de l'intérieur, de la famille, de la société. Ici, est le cas d'appliquer cette parole du Sauveur : « Les devoirs, il faut les faire; » les bonnes œuvres, *il ne faut pas les omettre.* »

» Par la *vie utile*, il s'agit de combler utilement les lacunes de nos journées, de donner du prix aux devoirs ordinaires et aux actions communes; et de mêler à la vie l'élément d'utilité pour le prochain. C'est en ce sens que saint Augustin appelle le travail une prière; — c'était l'état d'âme de saint Louis de Gonzague, à qui il était indifférent de mourir dans la récréation, parce qu'alors il était dans l'œuvre de Dieu.

» Or, pour rendre la vie utile, il faut :

» 1° Rejeter les idées fausses et antichrétiennes sur ce sujet;

» 2° Admettre dans la pratique certains principes vivifiants.

» C'est une idée fausse et antichrétienne que de s'imaginer que la vie est donnée pour jouir, pour se procurer la plus grande somme possible de jouissance, et que la mortification et la pénitence ne doivent commencer que là où il devient impossible de trouver tel ou tel bien-être; d'estimer enfin la vie par la jouissance, et d'entendre des bouches chrétiennes proclamer que les païens, ou tel peuple matérialisé, *entendaient et entendent parfaitement la vie.*

» C'est une idée fausse et antichrétienne d'admettre que la *vie inutile* des hommes et des femmes, dans la fortune, n'est pas réprouvée de Dieu; qu'on ne blesse aucun précepte, qu'on ne fait aucun mal, comme si l'Évangile ne donnait pas précisément l'idée d'un crime dans la *vie inutile*, quand il nous représente le Seigneur maudissant l'arbre *stérile*, réprouvant le talent *enfoui*, condamnant le serviteur *inutile*.

» La *vie inutile*, une vie qui ne s'exhalerait qu'en fumée et en soins de certains animaux de race, qui se consumerait en lectures romanesques ou en futilités d'ajustement, est une vie qui a déjà appauvri la sève des générations. La vie pour personne ne saurait être une vie d'amusement, de dissipation, de jeux frivoles, d'agitations inutiles, de passe-temps insignifiants; elle doit être, en meilleure partie, consacrée à des occupations sérieuses, utiles, conformes à notre état.

» *Principes de la vie utile.* — Faire quelque chose, et n'être pas désœuvré. Vraiment, les femmes sont incroyables; le dimanche, elles mettent leur génie (et ce n'est pas peu dire) à la torture pour s'occuper les doigts; et, dans l'habitude de la vie, on en voit qui poussent le vague de l'indolence et du *far niente* jusqu'à des limites inconnues.

» Ne pas faire des riens. — Le génie d'être très-occupé à ne rien faire, à se trouver surchargé au milieu des bagatelles les plus oiseuses, est un secret désolant que certaines femmes possèdent et qu'elles cultivent avec un incroyable succès.

» Remplir avant tout, et comme essentiels, les devoirs de chrétienne, de femme, de mère, de maîtresse de maison. Si une veuve, dit saint Paul, a des enfants, qu'elle apprenne avant tout à bien régler et gouverner sa maison; — et quand ces veuves, parvenues à l'âge canonique, voulaient se consacrer au Seigneur, saint Paul exigeait qu'on rendit bon témoignage de la manière dont elles avaient élevé leur famille, tant les devoirs d'état sont sacrés et ne doivent jamais être négligés par l'activité intempestive des œuvres même les plus louables.

» Faire chaque chose en son temps et en son lieu, sous peine de tout brouiller, de n'avoir du temps pour rien, de fatiguer les autres et d'être inutile à soi-même.

» Se proposer doucement, prudemment et avec ordre, d'être utile en tout au prochain, dans les conversations où un mot habilement placé peut produire beaucoup, dans les visites dont la charité et l'aménité relèvent le prix, dans les lettres où la bonté sincère peut édifier singulièrement; tantôt prenant la défense de celui qui est attaqué, donnant protection à celui qui manque d'appui, tantôt versant des secours ou ne refusant pas des conseils, tantôt donnant des encouragements ou répandant des consolations, et, en tout cela, s'oubliant soi-même, supportant les importunités, bravant les répugnances de la nature.

» Regarder les *œuvres de charité* dont on fait partie comme un élément de la *vie utile*, mais non pas la constituant exclusivement. Sans cela, toute l'utilité charitable s'épuiserait en quelques cotisations, en quelques heures de réunion, en quelques détails administratifs, et ne laisserait plus de force pour ces mille soins utiles dont nous venons de parler.

» Vouloir absolument, chaque jour, avoir fait quelque chose de utile aux autres. Si un païen écrivait au bout de sa journée, quand il n'avait pas eu l'occasion d'être utile ou favorable : « J'ai perdu ma journée, » que dire à des chrétiens et à des chrétiennes dont tant de jours sont marqués de cette note affligeante, et qui n'en ont ni souci ni regret? — Si nous avons, avec cette bonne détermination, réussi à faire quelque chose d'utile, nous aurons un doux repos dans le devoir accompli; si, au contraire, l'occasion ne s'est point présentée, la bonne volonté tenue en haleine aura son grand prix devant Dieu.

» Saint Paul a tracé ainsi l'ordre et l'ordonnance progressive de la *vie utile* :

» *Tout ce qui est juste*, voilà pour les devoirs essentiels.

» *Tout ce qui est vrai*, voilà pour les devoirs réels.

» *Tout ce qui est saint*, voilà pour les devoirs sanctifiés et relevés par des vœux et des principes surnaturels.

» *Tout ce qui est honnête*, voilà pour le parfum que répand la *vie utile*.

» *Tout ce qui est aimable*, voilà pour la forme des devoirs, forme suave, qui rend la vertu douce, l'exemple attrayant. Cette amabilité, quand elle est chrétienne, est dans le monde la petite monnaie de la charité.

» Ayez, dit l'Apôtre, ces vœux justes et vraies, cette conduite digne et aimable; joignez-y tout ce qui est vertu, convenance, et le Dieu de paix sera avec vous, il mettra dans votre cœur l'ordre le meilleur, dans votre *vie l'utilité la plus désirable.* »

Nous avons transcrit parmi ces belles instructions celle qui nous a paru de l'utilité la plus générale mais combien d'autres nous ont tentée ! *Le Dimanche, la Conversation des femmes, des Plaisirs du monde, la Mission chrétienne des femmes* sont des œuvres morales du plus rare mérite ; le *Portrait de la femme chrétienne* est charmant et donnera à toutes les lectrices

le désir de ressembler à l'aimable original qui a posé devant M. Le Courtier ; et, pour terminer, disons que tout est bon en ce trop court volume, et répétons à celles qui parcourront ces lignes les mots que la voix mystérieuse adressait à saint Augustin : *Prenez et lisez !*
M. BOURDON.

SOUVENIRS D'UNE VIEILLE FEMME ⁽¹⁾

LES COURONNES.

(Continuation.)

Il n'est pas de maîtresse de maison qui ne sache la perturbation causée dans un ménage par le changement de domestique. Lorsque, suivant l'ordre des choses général, la maîtresse de maison n'a d'autre occupation que les soins intérieurs, et lorsqu'il ne se trouve dans la famille ni enfant, ni malade à surveiller, cette petite révolution domestique apporte seulement quelques sujets d'impatience, de la fatigue et de l'ennui ; mais il n'en est pas ainsi lorsque la maîtresse de maison doit créer, par son travail, les revenus de chaque jour, et lorsqu'une infirme cruellement souffrante réclame des soins de tous les instants. J'allais en faire l'expérience. La jeune fille qui me servait, ma bonne petite Virginie, devenait de plus en plus malade. Pendant longtemps, elle m'avait caché son état : affectionnée et dévouée, elle était auprès de ma mère si attentive et si respectueuse, que nous la regardions plutôt comme notre enfant que comme notre domestique. Le soir, malgré tout ce que je pouvais dire, elle s'asseyait avec son ouvrage auprès de mon bureau, et elle prolongeait la veillée autant que moi, prenant plaisir, disait-elle, à voir courir ma plume sur le papier, et se réjouissant d'avance à l'idée de la petite causerie qui avait lieu pendant que je me déshabillais. Il était facile de prévoir que je ne la remplacerais pas : comment ferais-je pour faire face à tout ? Le travail abondait : si j'avais eu à ma disposition un peu plus de temps, j'aurais pu satisfaire à toutes les offres qui m'étaient adressées : je gagnais déjà beaucoup, mais je dépensais tout ce que je gagnais, et chaque jour semblait m'apporter de nouvelles obligations à remplir. Si, dans la maison, une sœur, une amie m'avait secondée, j'aurais profité de la vogue et travaillé davantage encore... J'écrivis à ma cousine Constance, en lui disant quel service elle me rendrait si elle consentait à partager mon sort ; elle m'aurait d'autre chose à faire qu'à me remplacer dans la surveillance de la maison

en même temps qu'elle m'aiderait à soigner ma mère, qui l'aimait tendrement. Mais Constance aussi avait une mère, une mère âgée, souffreteuse ; Constance avait en outre deux sœurs et elle ne voulait quitter ni sa mère, ni ses sœurs, ni son village. Je le compris ; mais je m'en affligeai, et, avec un peu d'anxiété, je me résignai à remplir seule la tâche que Dieu m'imposait. Elle était grande, et de fréquentes indispositions me faisaient payer des veilles trop prolongées.

Ce fut avec une véritable désolation que Virginie nous quitta. Il me fallut promettre à elle et à son père, qui était venu la chercher, que si sa santé devenait meilleure je la reprendrais à mon service. Quelle différence entre cette enfant si douce et si bonne et les deux ou trois nouvelles servantes qui se succédèrent chez moi en fort peu de temps ! Tout le monde sait avec quelle difficulté on trouve une domestique passable, et quand on a une malade bien-aimée, quel supplice de voir l'indifférence, l'ennui, se peindre sur la figure de la personne qui la sert. Je me multipliais, pour que ma pauvre mère ne souffrit pas trop de ce changement si grand. Le jour consacré à mon père, madame Richomme, ma bonne voisine et amie, avait l'obligeance de veiller, pendant mon absence, sur ce qui se passait à la maison ; mesdames de Montalivet et de Tascher, M. Duval, sa famille, madame Gérardin, tout le monde enfin, prenant en considération notre pénible position, pardonnait la rareté de mes visites ; je n'avais plus un seul instant de loisir, et, malgré tant d'embaras, de contrariétés, d'inquiétudes journalières, je parvenais à faire encore bien des travaux.

L'époque approchait cependant à laquelle la société pour l'instruction élémentaire devait prononcer son jugement sur les ouvrages présentés au concours. Après avoir désiré et espéré peut-être d'obtenir le prix, je le redoutais maintenant ; mais comment retirer mon ouvrage ? très-facilement : je n'avais pour cela qu'à me faire connaître comme étant l'auteur de *la Pierre de Touche*. Ce n'était pas le caprice qui me suggérait cette pensée ; je résolus de m'en expliquer avec M. Haumont.

Jusqu'alors j'avais été si parfaitement discrète, que ce bon vieil ami ne soupçonnait pas que j'eusse envoyé quelque chose au concours.

« Petit papa, lui dis-je un jour, avez-vous reçu

La reproduction de cet article est interdite.

beaucoup d'ouvrages pour votre troisième concours extraordinaire?

— Nous en avons reçu cinq, répondit-il, et dans ces cinq deux ont attiré vivement notre attention; un surtout.»

Et le voilà qu'il se met à raconter la *Pierre de Touche*, entremêlant son récit d'éloges d'autant plus flatteurs, qu'il était loin de croire que l'auteur l'entendait. Il termina en disant :

« Très-probablement cet ouvrage-là aura le prix.

— Non, je vous en prie, petit papa; il est de moi. »

M. Haumont me regarda d'un air stupéfait.

« Comment, dit-il, vous avez concouru et, au moment de réussir, vous voulez vous retirer du concours? »

— Non-seulement je le veux, mais c'est fait maintenant, puisque vous connaissez l'auteur.

— Voilà une bizarre fantaisie!

— Ecoutez, petit papa, repris-je, je n'ai pas de rancune, et volontiers j'oublie les désagréments passés; mais la pensée change avec le temps et les circonstances : d'abord, l'ouvrage que vous couronnez dans votre société n'appartient plus à l'auteur. L'auteur n'est pas libre de le transformer, si plus tard la réflexion lui fait juger nécessaire quelque changement important...

— Mais si, ma chère enfant, avec l'agrément de la société...

— Et celui de M. le délégué.

— Oh! quoi que vous en disiez, vous avez de la rancune.

— Non, je vous assure; seulement je me souviens des épinettes mêlées à la première couronne. Aujourd'hui je n'aurais pas le loisir de relire le manuscrit avec un délégué, et aujourd'hui je ne consentirais pas aussi facilement que jadis à faire des changements qui pourraient altérer la pensée première de l'ouvrage. Je suis heureuse, bien heureuse, d'avoir obtenu votre suffrage, petit papa, et celui du comité; cette gloire me suffit. »

M. Haumont paraissait être mécontent; mais sa bonté paternelle pour moi le rendit indulgent :

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie,

me dit-il en souriant; vous voudriez des couronnes sans épines; comme il n'y en a jamais eu de ce genre, vous faites bien d'y renoncer, ma chère enfant. »

Craignant de l'avoir désobligé, je lui dis :

« Ecoutez, petit papa, la *Pierre de Touche* est un ouvrage qui m'a coûté des années de méditation; une conviction profonde l'a dicté. Je sens qu'il y aura quelques changements à y faire, changements qu'il me faudrait soumettre à l'approbation de la société, si l'ouvrage était couronné, et, dans le cas où elle n'accepterait pas ces changements, je me verrais obligée, moi, d'y renoncer et peut-être d'en accepter d'autres qui ne me conviendraient pas. Vous voyez bien que j'ai de bonnes raisons de vouloir conserver mon indépendance dans une affaire qui est du ressort de la conscience plutôt que de celui du savoir proprement dit. Mes raisons ne vous paraissent-elles pas bonnes? »

— Très-bonnes, mon enfant, répondit M. Hau-

mont. Je vous promets de faire tout ce qui dépendra de moi pour que vous n'ayez pas le prix. »

Quelque temps après, le bon vieillard me disait d'un air moitié riant, moitié fâché :

« Vous n'avez pas le prix; mais je ne pourrai empêcher, si vous présentez le livre imprimé, qu'il ne soit adopté pour nos écoles et qu'une médaille ne soit décernée à l'auteur de la *Pierre de Touche*. »

Je le proclame, avec gratitude, ce suffrage m'a été accordé.

L'hiver avait été bien difficile à passer pour ma malheureuse mère; en vain tous les genres de médication avaient été employés; en vain elle avait été entourée de médecins habiles : les cruelles souffrances que lui faisait endurer le bras droit ne cédaient à aucun calmant. Depuis près de deux ans elle n'avait pas pu descendre une seule fois nos cinq étages; réduite par cette affreuse infirmité à une inaction absolue, elle sentait son courage faiblir : les médecins ordonnaient la campagne; le manque d'exercice, le manque d'air contribuaient, disaient-ils, à augmenter le mal. Mais comment songer à aller à la campagne, lorsque les travaux qui nous faisaient vivre nous retenaient constamment à Paris! Trouver un jardin n'était pas impossible alors comme aujourd'hui; ce fut ma bonne Elisabeth P... qui découvrit, dans le haut du faubourg Poissonnière, une habitation située de telle sorte qu'on pouvait s'y croire à vingt lieues de Paris. Malheureusement, c'était une pension bourgeoise. En province, on n'a pas la moindre idée de ce qu'est une pension bourgeoise, et beaucoup de gens l'ignorent, même à Paris. Une pension bourgeoise est une maison où, pour un prix relativement modique, les gens dont la fortune est des plus médiocres trouvent à la fois le logement et la table. Les habitants de cette maison ne peuvent être et ne sont pas égaux de rang ni de caractère, et souvent le voisinage des uns et des autres est très-incommode.

Elisabeth répondit aux objections que je fis d'abord, que cette pension bourgeoise, fondée depuis plus d'un siècle, ne présentait pas d'enseignement au-dessus de la porte, et qu'elle ne se recrutait que par les amis et les connaissances. On pouvait donc espérer de trouver là une société pas trop mêlée.

« Et puis, ajouta-t-elle, vous pourrez vous y faire servir chez vous et ne fréquenter les autres pensionnaires que si bon vous semble. Songez aussi, ma chère petite, à tous les embarras de ménage que vous causez les changements de bonnes; si vous en prenez une, elle sera tout au service de votre mère, et vous aurez plus de temps pour travailler. Vous serez sûre aussi que les jours où vous allez embrasser votre père et ceux où vous êtes obligée de sortir pour vos affaires, la maîtresse de la maison, ou sa sœur, veillera à tout ce dont madame Ulliac aura besoin. Allez voir, allez voir, répéta-t-elle; je vous dis qu'on ne peut trouver une habitation plus convenable en tout point. »

Elisabeth avait raison; rien de plus séduisant, sous beaucoup de rapports, que l'ancien château de la Charolais, situé rue Bellefonds : jadis le parc s'étendait sur tous les terrains envahis depuis par une partie des rues du Faubourg-Poissonnière, de Rochechouart, etc. Ce qui restait de ce parc était orné de beaux ombrages, de belles pelouses qui environnaient encore le château d'un réseau de verdure : c'était la

campagne à Paris, c'était une espèce d'Eden pour ma pauvre mère. La maison ou le château se ressentait du passage du temps et de la négligence du propriétaire; cependant on me montra, à l'extrémité d'un long corridor, et au premier étage, un petit appartement encore fort habitable et si bien distribué que ma mère pouvait avoir son chez elle et moi une grande chambre qui me servirait en outre de cabinet. Les deux sœurs s'étant montrées raisonnables pour les conditions, je promis de m'engager dès que j'aurais parlé à ma mère.

A l'idée d'avoir un jardin, la pâle figure de ma mère vénérée s'anima; mais les mots de *pension bourgeoise* parurent lui déplaire; pourtant, lorsque je lui eus rappelé tous les désagréments que, depuis le départ de notre chère et pauvre Virginie, qui avait succombé à une maladie de poitrine, nous avions éprouvés par le changement de domestiques, elle parut perdre un peu de sa prévention contre ce genre de vie, et notre résolution fut prise. Ce déplacement m'éloignait beaucoup du centre de mes affaires; mais, d'un autre côté, j'y trouvais l'avantage d'échapper à cette foule de gens ennuyeux qui venaient m'accabler tous les lundis, et souvent m'importuner pendant la semaine, malgré la consigne. Moi aussi, d'ailleurs, j'avais besoin de respirer le grand air, l'air vivifiant qu'exhale le feuillage, car ma santé se ressentait de tant d'émotions douloureuses et de tant de travaux incessants.

Ma mère vénérée était à peine installée au château de la Charolais, que déjà elle paraissait éprouver un peu d'allègement à ses maux : elle faisait descendre son rouet dans le jardin, et elle passait là presque toute la journée, tantôt travaillant, tantôt se promenant sur ces belles pelouses et à l'ombre de ces beaux arbres séculaires. Il avait été convenu avec nos hôtesse que nous ne ferions de visites à personne. Les pensionnaires, peu nombreux, étaient du reste des gens fort convenables. Le maître de la maison, peintre habile, avait établi son atelier dans l'un des vastes salons du rez-de-chaussée; sa femme, excellente musicienne, faisait entendre souvent les accents d'une belle voix; deux professeurs de musique au Conservatoire, une dame veuve d'un certain âge, une jeune femme avec deux petits enfants et enfin un poète, employé au ministère de la guerre, M. Guernu, composaient le personnel de la maison.

On racontait plusieurs légendes sur le château de la Charolais, qui, à mon avis, n'avait jamais dû être un château. On y voyait cependant les restes d'une chapelle et quelques vestiges d'une ancienne salle de spectacle. Trois grandes pièces seulement, au rez-de-chaussée, étaient encore habitables; dans les autres, les plafonds étaient tombés; derrière le château s'ouvrait un vaste préau entouré de quatre rangées de beaux tilleuls; là se trouvaient les communs, bâtiments tellement en ruines qu'on osait à peine y entrer. Il était grand dommage qu'une telle habitation fût ainsi abandonnée aux ravages du temps par son propriétaire. Je ne rapporterai aucune des légendes qui couraient sur le château et sur les communs, car elles étaient plus absurdes les unes que les autres : je me bornerai à dire quelques mots de la manière de vivre dans cette espèce de phalanstère. Seules, ma mère et moi, nous étions servies dans notre appartement, et à l'exception du déjeuner,

qui était porté à chacun dans sa chambre, on se réunissait pour dîner en commun et pour passer ensemble l'après-dînée. De temps en temps, je prenais part à ces réunions, dans lesquelles je trouvais peu de plaisir, excepté lorsqu'on faisait de la musique. M. Guernu, le poète célibataire, pauvre asthmatique depuis l'âge de vingt ans, avait fondé une société des jeux du sphinx dont ses charades, ses logogryphes, ses énigmes, véritables petits poèmes, faisaient les frais. A le voir, on ne se serait jamais douté qu'un esprit léger et malin était logé dans cette frêle enveloppe. Il avait des yeux à fleur de tête, sans expression, et sa physionomie, peu mobile, était empreinte de tristesse, desavérité même. C'était du reste un excellent homme, serviable et obligeant. Président de la société des jeux du Sphinx, inventés et fondés par lui, il en avait écrit en vers les statuts. Deux fois par semaine la société se réunissait dans le grand salon de la maison, et M. Guernu donnait à deviner énigmes, logogryphes ou charades; quiconque ne devinait pas au bout d'un certain nombre de minutes était mis à l'amende. Ces amendes, recueillies par la maîtresse de la maison, servaient à donner un bal à la fin de l'année, bal auquel les membres de la société invitaient les personnes de leur connaissance. Je n'ai jamais aimé les associations de quelque genre qu'elles puissent être. On voulut bien comprendre que l'état de ma mère m'empêcherait souvent de prendre part aux séances, et, sans blesser personne, je pus refuser de faire partie de la société.

J'avais craint un moment, en m'éloignant du centre de mes affaires, de voir celles-ci entravées par mille obstacles. Mais la vogue dont j'avais le bonheur de jouir se soutenait, et je pouvais choisir entre les travaux divers qui m'étaient proposés. Peu à peu, j'avais abandonné quelques recueils dont l'esprit ne me convenait pas; mais j'étais restée fidèle au *Journal des Femmes* et au *Journal des jeunes Personnes*. Je donnais dans celui-ci des leçons d'histoire naturelle qui plaisaient beaucoup; pour les dessins, j'étais très-bien secondée par un jeune peintre d'une grande espérance, M. Vaillant, qui fut plus tard nommé dessinateur de la commission scientifique chargée d'étudier l'histoire naturelle de l'Algérie. Lorsque je fis la connaissance de M. Vaillant, il avait dix-neuf ans, et déjà il était le soutien d'une mère malade et de deux jeunes sœurs. Je l'avais recommandé au directeur du *Journal des jeunes Personnes* et ce léger service me l'attacha par les liens d'une affectueuse reconnaissance. Toute sa vie il a été pour moi un ami dévoué; et sa femme, ses enfants semblent avoir hérité de l'affection que me portait le père. J'ai pu, dans ma vie, obliger bien des gens, mais je n'ai trouvé que deux cœurs auxquels la reconnaissance ne parut pas être un fardeau, M. Vaillant et M. Justin Alric. Je me plais à consigner ici leurs noms.

Dans les premiers temps, nous avions été accablées de visites, dont la cause surtout était la curiosité : chacun nous envoyait ce beau jardin, dans lequel retentissait à peine le bruit des voitures, assez rares alors, passant dans les rues Rochechouart et du Faubourg-Poissonnière. Peu à peu, ainsi que je l'avais espéré, le nombre des visiteurs diminua et, à l'exception de quelques amis, de quelques connaissances intimes, nous trouvâmes dans Paris une solitude paisible et silencieuse.

Quelques mois de séjour en ce lieu avaient rendu des forces à ma mère : elle voulut en profiter pour aller voir mon père. Vainement je lui représentai que ce voyage lui ferait beaucoup de mal, elle me répondait par ces seuls mots : « Je veux le voir. » Pendant les deux premières années du séjour de mon malheureux père à la maison de santé, les médecins avaient expressément défendu tout ce qui pouvait augmenter dans le malade la surexcitation nerveuse, qui produisait à elle seule des crises déplorables. Depuis plus de deux ans, des souffrances cruelles avaient empêché ma mère de songer à ce voyage : mais cette fois, mue peut-être par un de ces pressentiments dont on ne se rend pas compte, mais qui vous entraînent malgré vous, elle fut inébranlable. Toujours le mouvement seul de la voiture lui avait donné le mal de mer ; cette fois, chose étonnante, soutenue par la force de sa volonté, elle ne fut point malade en route. Mais quelle triste entrevue ! quelle douloureuse journée ! Il est des souffrances que le langage ne saurait peindre ! Le soir, au retour, ma mère pleura beaucoup : le changement opéré par la maladie chez mon pauvre père était navrant. Je l'avais vu s'accomplir peu à peu, mais jamais il ne m'avait frappé autant que ce jour-là.

Le lendemain, après avoir passé la nuit à méditer sur ce que le cœur et le devoir me disaient de faire, j'allai trouver notre hôtesse, madame Bourdon, et je la priai avec instance de recevoir mon malheureux père au nombre de ses pensionnaires.

« Il aura ici un beau jardin, il sera surveillé par son domestique, et nous, du moins, nous pourrions lui donner les soins de l'affection. Il n'a plus de crises violentes... madame, je vous en supplie, fixez vous-même le prix de la pension. »

— Voulez-vous donc faire mourir votre mère à petit feu, me répondit madame Bourdon ; d'après ce que vous me dites, mademoiselle, monsieur votre père n'est plus en état de sentir le prix de votre tendresse, tandis que madame votre mère, qui a conservé toutes ses facultés, sera mise sans cesse au supplice par la vue de l'état auquel il est réduit. Je me mépriserais moi-même si je pouvais mettre mon intérêt en jeu dans cette affaire. »

Voyant que je n'étais pas convaincue, elle ajouta beaucoup de raisons très-sensées à celles qu'elle venait de me donner, et je remontai tristement auprès de ma pauvre mère, à qui je n'avais rien dit de la pensée dont j'avais été préoccupée toute la nuit. Je la trouvai malade de chagrin encore plus que de fatigue... Elle aussi, elle avait eu la même idée que moi ; mais elle ne me l'avoua pas ce jour-là.

J'avais besoin d'être éclairée et conseillée ; j'allai demander lumières et conseils à mes deux anges protecteurs, madame de Montalivet et madame de Tascher. Toutes deux m'approuvèrent et me blâmèrent en même temps. Ces âmes nobles et délicates comprenaient la lutte qui avait lieu en moi ; il me fallait choisir en quelque sorte entre un père et une mère... Je dus me soumettre lorsque madame de Montalivet m'eut fait observer que le changement de lieu pourrait produire un effet nuisible sur mon père. Pressée par ses questions, j'avais dû entrer dans quelques détails sur la triste journée passée à la maison de santé ; ces détails lui servirent d'argument irrésistible pour me faire renoncer à mon projet.

Mon pauvre père, en effet, s'était montré fatigué de l'émotion causée par la vue de ma mère, et à ce point qu'il avait fallu le laisser seul pendant une heure ou deux...

Je revins au logis tristement résignée, et à mon tour je fis valoir auprès de ma mère les motifs si sages que mes deux protectrices avaient trouvés pour me faire sentir la nécessité de laisser les choses dans leur état actuel, du moins pour quelque temps encore. Les épreuves de cette vie sont souvent bien difficiles à supporter, et la raison parvient rarement à faire taire le cœur ; tout ce qu'on peut faire alors, c'est de se soumettre et de pleurer.

Avec l'hiver, toutes les souffrances de ma mère se réveillèrent ; plus de promenades possibles, et souvent la pauvre malade passait des semaines entières dans son lit. Je lui cachais soigneusement les tristes nouvelles qui me venaient de la maison de santé.... Un soir, je reçus une lettre qui me bouleversa, et le lendemain matin, confiant ma mère aux soins de madame Bourdon, à qui je dis la vérité, je pris un prétexte assez plausible pour me permettre de passer dehors une partie de la journée. Dès la veille, par un mot que portait un commissionnaire, j'avais prié une amie de se trouver le lendemain, à neuf heures du matin, avec une voiture, à la porte de la maison. Elle fut ponctuelle.

« Courage, me dit-elle, au moment où, tout en larmes, je m'asseyais dans la voiture ; tout n'est peut-être pas encore perdu. »

— Il se meurt, répondis-je en sanglotant. »

Pour la première fois depuis près de cinq ans la voix de mon père ne me salua pas de ces mots : « Voilà la fée ! voilà la fée ! » qu'il prononçait avec tant d'émotion chaque fois que j'arrivais. Déjà il était hors d'état de me reconnaître ! Quelle journée ! et je dus m'occuper seule de ce qui précède et doit suivre le moment suprême ! Je dus aller chez le directeur pour régler avec lui les derniers honneurs à rendre à celui qui respirait encore ! Et quelles journées que celles qui suivirent !... Dieu, dans sa miséricorde, nous cache les maux que nous devons subir, afin que nos forces suffisent quand l'heure de l'épreuve sera venue.

Dire la douleur de ma mère est impossible. Nos amis nous entourèrent dans ces tristes moments que rendaient pour moi plus amers encore les soins navrants qu'il fallait prendre pour la dépouille de celui que Dieu avait rappelé à lui. M. Alric était accouru des premiers ; tout ce que ces soins ont de plus douloureux, il s'efforça de me l'épargner..... Mais que de pénibles détails, que de coups d'épingle dans une blessure saignante !...

Huit jours à peine s'étaient écoulés lorsque mon ancien ami, M. Emile P..., revint me voir pour la troisième fois ; ma mère m'ayant appelée, je le laissai seul un moment. Lorsque je revins, je m'aperçus que les papiers placés sur mon pupitre avaient été touchés. Aussitôt M. P... devint fort rouge ; se levant, il me prit par les deux mains, et il me dit avec une vive émotion : « La pensée des privations que vous vous imposez, tandis que moi je nage dans l'abondance, m'ôte le repos.... Oui, j'ai glissé sous vos papiers un petit chiffon dont je vous prie de vous servir. C'est un prêt, ajouta-t-il aussitôt ; oui, un prêt que

ma femme et moi nous vous prions de ne pas refuser.

— Merci, mon ami, mais je n'ai pas besoin....

— Vous me rendrez cela quand vous voudrez. Ma mère vous aimait tant ! ma femme vous aime aussi, et ma fille voit déjà en vous une bonne amie.»

Vivement touchée, je pris le billet de banque qu'il avait glissé sous mes papiers en disant : « Je m'en servirai, je vous le promets, si j'en ai besoin ; mais depuis longtemps, Dieu merci, toutes mes obligations pécuniaires sont éteintes, et je veux tâcher de ne pas en contracter de nouvelles.

— Je vous en supplie, reprit cet excellent homme, ne vous imposez pas de ces privations qui peuvent altérer la santé. Votre mère ne manquera jamais de rien, je le sais ; mais vous...

— Je serai sage, je vous le promets, répondis-je avec une triste sourire. »

Il resta quelques instants encore, et à peine il était parti que Malvina arriva. Elle aussi, elle venait me faire des offres de services pécuniaires ; elle aussi, elle insista avec affection et persévérance, et je dus promettre de m'adresser à elle si je me trouvais dans un moment de gêne. Toute ma vie j'ai rencontré le même empressement de la part de mes amis, et toute ma vie j'ai mis le même soin à ne pas faire ainsi usage de leur bonne amitié : non que je ne les estimasse pas assez pour accepter la dépendance qui soumet l'emprunteur au prêteur (car il m'a toujours semblé qu'il faut estimer grandement les gens pour se décider à recourir à leur bourse) ; mais je n'ai souffert que deux fois dans ma vie le mélange de l'intérêt pécuniaire avec une affection vive et sincère. Non pas un de mes amis ne manqua aux devoirs de cette affection dans la pénible circonstance où nous nous trouvions. Jusqu'au général de Brack (qui était alors colonel de hussards), se montra vivement touché de notre douleur ; et pourtant je ne pouvais le compter alors qu'au nombre de ces aimables connaissances qu'on recherche pour les grâces de l'esprit. Comme je lui disais avec l'expression d'un vif regret que je n'avais pas pu aller encore au cimetière du Nord visiter la tombe de mon père, il me répondit : « Votre père n'est point là-bas ; » et d'un geste énergique il me montra le ciel en ajoutant : « Il est là. »

Se livrer tout entier à sa douleur n'est permis qu'à ceux qui ne vivent pas du travail de chaque jour, et je sentis qu'il fallait reprendre la plume ; mais je n'avais pas une pensée. L'état de ma mère, état désolant, ne me permettait pas de la quitter de tout le jour. Je pleurais auprès d'elle et avec elle, et si j'étais un instant seule dans ma chambre, je ne pouvais fixer mon esprit sur rien.

Une lettre d'Elisabeth, qui habitait Paris, mais qui était elle-même fort malade, vint m'arracher à ma torpeur. Dans cette lettre, mon amie me rappelait que j'avais eu l'intention d'envoyer un ouvrage au concours ouvert par la société de patronage pour les jeunes libérés. C'était la troisième fois que ce concours avait lieu, les deux autres n'ayant amené aucun résultat. Elisabeth ajoutait que j'avais cinq grandes semaines devant moi ; elle invoquait ma facilité, et prétendait que j'arriverais encore à temps, ajoutant qu'elle mettait sa nièce, comme copiste, à ma disposition.

Je restai stupéfaite de tout ce que m'écrivait Eli-

sabeth. Elle avait joint à sa lettre les statuts de la société de patronage pour les jeunes libérés.

M. Charles Lucas, inspecteur général des prisons, est en quelque sorte le fondateur de cette œuvre éminemment utile. Le premier, il comprit la nécessité de donner aide et assistance aux jeunes enfants que quelque délit avait fait enfermer dans les prisons ; au moment de leur libération, ces petits malheureux devaient nécessairement retomber dans le vice, et passer du vice au crime ; leur prêter l'assistance de patrons qui les prémuniraient contre les dangers de la récidive, en réveillant en eux le goût d'une vie honnête et le sentiment de l'honneur, c'était rendre un éminent service à l'humanité. Des hommes de cœur reconnurent la portée de cette haute pensée, et la société pour le patronage des jeunes libérés fut instituée. M. Béranger, alors conseiller à la cour de cassation, accepta la présidence ; ce choix était un hommage rendu à de hautes vertus et à une persévérance que rien ne pouvait lasser. Depuis trois ans cette société avait fait beaucoup de bien, et depuis trois ans elle cherchait à stimuler le zèle des auteurs en faveur de ses pupilles, car il fallait un livre de lecture courante approprié à de jeunes enfants que bien des circonstances avaient entraînés vers la route du mal. Elisabeth avait souligné ces mots extraits du rapport fait au nom de la commission chargée de l'examen des ouvrages envoyés aux deux précédents concours : *Le livre que vous voulez mettre entre les mains de vos patronés, messieurs, doit proposer à ces jeunes imaginations des exemples et non des règles de morale.... C'est l'enfant qui entre dans la vie, et qui la trouve plus difficile que s'il était conduit et soutenu ; il faut le montrer dans ses hésitations, dans ses fautes, dans ses malheurs, pendant qu'il la traverse, avec le travail pour pain quotidien, les châtimens quand il se livre au mal, et les récompenses de la conscience et de la société, quand il résiste et fait courageusement le bien.*

Je relus plusieurs fois ce passage ; il ne s'agissait pas cette fois d'enseignement scientifique à donner, c'était de l'éducation qu'on voulait avant tout, c'est-à-dire des leçons de morale, ressortant pour ainsi dire des fautes commises. Ma tête commença à travailler. Précédemment j'avais entendu parler des essais tentés pour la réforme des prisons et de l'établissement d'un pénitencier dans lequel étaient recueillis les enfants qui, jusqu'alors, étaient restés confondus avec les détenus adultes dans les prisons ordinaires. Il me parut que, pour faire sentir aux jeunes libérés le prix de l'assistance qui leur était prêtée par la société de patronage, il fallait montrer l'enfant coupable confondu, comme il l'était jadis, avec les plus grands criminels ; il fallait le montrer aussi non-seulement abandonné, mais repoussé de tous, à la sortie de prison, et cherchant inutilement un aide pour rentrer dans la voie du bien....

Encore une fois, je puisai l'inspiration dans les larmes et dans le chagrin. Pendant tout le mois de décembre, suivant mon habitude, me couchant à minuit, je me levais à quatre heures du matin, et j'écrivais l'ouvrage qui porte pour titre : *Étienne et Valentin*, ou *Mensonge et Probité*, dédiant ce livre, que que pût être son sort, à la mémoire vénérée de mon père.

Elisabeth faisait prendre mes cahiers à mesure

lisait, approuvait, soutenait mon courage.... Et cependant combien de fois je jetai la plume pour pleurer et pour demander pardon à mon père de ne pas penser uniquement à lui!

Le 29 décembre 1836, je revois les dernières pages de la copie, et j'inscrivais, avec le titre et l'épigraphe, mon adresse et mon nom dans le billet qui devait être cacheté et attaché au manuscrit. Le 30 au matin, Elisabeth faisait porter le paquet au bureau de la société de patronage pour les jeunes libérés.

J'avais accompli ma tâche : quel en serait le résultat? Je ne concevais pas le moindre espoir de réussir, mais j'avais dû à ce travail la consolation qu'apporte toujours l'accomplissement du devoir. Les infirmités de ma mère m'imposaient des obligations toujours plus grandes; notre famille de Bretagne avait plus que jamais besoin de moi, il ne m'était donc pas permis de m'abandonner sans contrainte à mes regrets, et je remerciai Dieu d'avoir soutenu mon courage.

S. ULLIAC TRÉMADEURE.

JENNY MILLIONNAIRE

PREMIÈRE LETTRE.

DE JENNY A ROSE.

Ma chère Rose, j'ai eu hier vingt-un ans, et ma mère m'a donné, à cette occasion, la plus jolie robe de jaconas lilas que tu aies jamais vue. Comme, en ce moment, l'ami soleil nous vient visiter de bonne heure, je tâcherai de me lever aussi matin que lui, afin de festonner des garnitures pour la pèlerine et les manches de ladite robe, sans nuire à mon travail du jour. J'étrennerai ces belles choses à la Saint-Pierre, avec un chapeau neuf, peut-être! — C'est que nous avons fait beaucoup de dépenses tous ces temps-ci! Songe donc! ma robe, un chapelet pour maman, qui avait perdu le sien, un bon fauteuil d'occasion pour quand maman a ses névralgies, et une croix de fer à la tombe de papa, en place de la croix de bois, qui ne tenait plus. Quand j'y repense, j'admire l'ordre de maman qui, moyennant 3 francs 50 centimes environ que nous parvenons à gagner par jour avec notre aiguille, paye un loyer de cent cinquante francs, pourvoit à tous les besoins, et peut encore, au moins une fois l'an, nous procurer un peu de superflu!

Le fauteuil de maman, son chapelet, la croix de papa, ce n'est pas cela que j'appelle du superflu; mais ma robe de jaconas. Une robe de jaconas, c'est tout à fait du luxe; cela coûte si cher de blanchissage! Enfin, on la ménagera. En attendant, quand on la regarde, on ne peut, malgré ses vingt-un ans, s'empêcher de tressaillir d'aise!

Par ce qui précède, tu vois que nous acceptons ton aimable invitation. Nous serons chez toi la veille de la Saint-Pierre, au soir, et comme nous emporterons notre besogne, nous y pourrions rester au moins quatre grands jours. Quel bonheur! depuis ma sortie de cette excellente et modeste pension où toi et moi nous avons été élevées, je n'ai pas revu Mennecy. Sans doute, j'y trouverai des changements; n'importe! ce sera toujours pour moi le Mennecy d'il y

a sept ans, celui des classes attachantes, des récréations joyeuses, des belles fêtes où je portais dans les rues la bannière de la Vierge, parce que j'étais la plus sage, et je crois aussi la plus forte! Mon pauvre père vivait alors! Chaque semaine, sur sa paye d'ouvrier ébéniste, la part de sa petite Jenny était prélevée. Ma chère, ce souvenir me remplit les yeux de larmes! Que je trouve estimable et touchant cet homme qui se refuse à toutes suggestions, à tout entraînement, afin de doter sa fille d'une bonne éducation! Maman me l'a répété souvent, il lui fallut plus d'une fois parler très-ferme dans son atelier pour rester libre de ne point boire ou jouer chaque samedi les deux tiers de son gain! Mon père, il paraît, disait même à cette occasion, qu'aller au-devant des boulets sur le champ de bataille ne demande pas autant de courage au soldat qu'à l'ouvrier de résister aux sollicitations ou aux quolibets dont il se voit assiégé jusqu'à ce qu'il ait conquis son indépendance!

À bientôt donc, chère Rose! je fais une grande révérence à ton seigneur, monsieur le contre-maître de la manufacture d'Échareon, que tu m'as appris dans tes lettres à redouter comme un tyran! inculpation grave dont je jugerai bientôt par mes yeux!

DEUXIÈME LETTRE.

DE LA MÊME A LA MÊME.

Plus de voyage à Mennecy, ma pauvre Rose! Un événement bien triste est arrivé hier à maman : dans un omnibus, 55 francs en or qu'elle venait de recevoir, lui ont été subtilement volés!

Il me semble que si les voleurs se rendaient compte du mal que cause parfois leur mauvaise action, ils y regarderaient à deux fois!

Ton mari trouvera cette réflexion bien naïve!

C'est que, vraiment, voler l'ouvrier, c'est être deux fois criminel!

Chez nous, cette perte de 55 francs se fait sentir plus que je ne le souhaiterais; aussi, la robe de ja-

conas restera en pièce jusqu'à nouvel ordre, et, si je me lève avec le jour, ce ne sera point pour en festonner les ornements!

TROISIÈME LETTRE.

Ma chère Rose, j'ai peur de devenir folle! cette aventure était tellement inattendue! Je ne puis m'habituer à y croire. Comment, il y a huit jours, pleurant presque à propos d'un vol de 55 francs, et aujourd'hui millionnaire!... Tu as des éblouissements, n'est-il pas vrai? Tu crois mal lire? Tu as bien lu, Jenny, Jenny qui travaillait douze heures par jour pour gagner 2 francs, qu'une robe de jaconas réjouissait outre mesure, ta Jenny enfin est passée millionnaire du soir au matin!

Je t'assure que la tête m'en tourne, et que mon contentement a de grandes ressemblances avec le chagrin.

Voyons, que j'essaie de te raconter d'où me vient ce million.

Je parle à la première personne, parce que c'est moi que mon grand-oncle a instituée légataire universelle. Ce qui n'empêche pas que j'aie tout mis aux pieds de maman.

Aurais-tu jamais deviné que mon grand-oncle était millionnaire? lui qui, je te l'ai cent fois répété, lorsqu'il venait dîner chez nous, mettait dix-huit sous sur notre cheminée en disant que, s'il ne pouvait faire du bien à sa famille, du moins il ne voulait pas lui être à charge!

On peut donc amasser un million à acheter et à vendre des vieux morceaux de bois sculptés, de la vieille faïence, et des vieux tableaux enfumés?

Il est vrai que mon oncle a fait ce métier soixante-quinze années consécutives, l'ayant commencé à onze ans, et étant décédé à quatre-vingt-six ans, et que, de plus, aux tableaux enfumés et à la vieille faïence il ajoutait, à ce que nous a dit le notaire, des spéculations sur les terrains.

Mais alors, pourquoi mon grand-oncle portait-il de si sordides habits?

Enfin, c'est de lui que me vient cet héritage énorme.

En nous remettant toutes sortes de papiers et de titres, le notaire y a joint 12,500 francs, montant du premier trimestre de mon revenu!

Nous sommes rentrées chez nous en calèche découverte, et nous avons fait venir notre dîner de chez le traiteur.

Comme il nous aurait été impossible de dormir en paix avec notre trésor, nous sommes descendues tout révéler à notre propriétaire, qui a bien voulu s'en charger jusqu'à nouvel ordre. Du reste, il comprend que nous ne pouvons continuer à habiter son immeuble! Nous allons louer dans une de ces maisons qui ont vue sur le Luxembourg. Nous aurons un salon, une voiture, un piano, deux bonnes, un cocher, une chambre à la disposition de Rose, des tableaux, des tapis, et une caisse Fichet.

Si ton mari te permettait de venir m'aider à choisir des robes, ce serait bien gentil de sa part!

QUATRIÈME LETTRE.

L'ogre s'est refusé à ma demande et je lui en garde

rancune! Je suis sûre que j'ai fait de ridicules emplettes. On me regarde trop lorsque je sors à pied dans la rue, pour qu'il n'en soit pas ainsi. Madame Ferdinand, une bien aimable dame dont le mari, artiste peintre, a son atelier dans la maison où nous sommes installées; madame Ferdinand attribue à une autre raison les regards qui me suivent. Je ne la crois point! Je sais bien que je ne suis pas un laidron, mais, d'un laidron à une beauté pour laquelle on se retourne, il y a loin!

M. Ferdinand va faire le portrait de maman et le mien en pendants. Il proposait à maman de lui poudrer les cheveux et de lui mettre des paniers, disant qu'ainsi on la prendrait pour une aïeule titrée; nous avons répondu à cette proposition en accrochant dans le grand salon le portrait de ma véritable grand'mère, coiffée de son bonnet d'Arles qui lui séyait si bien. Madame Ferdinand nous a fort approuvées, et nos portraits seront faits avec nos costumes ordinaires. Mais, vois donc, ma pauvre Rose, comme en certaines positions l'on vous convie aisément à la sottise! Incessamment nous reniions le nom de mon grandpère, et ma grand'mère passait duchesse!

Ainsi que je le souhaitais, nous habitons une maison ayant vue sur le jardin du Luxembourg. Pour 3,500 francs par an, nous avons grand et petit salon, énorme salle à manger, nous voulons recevoir; des chambres et des cabinets à n'en plus finir, remise et écurie. M... nous a meublées; nous l'avons laissé agir selon son bon plaisir; nous aurions été bien en peine de préciser ce dont nous avions besoin. D... nous a fourni une charmante calèche et une jolie voiture à quatre places, pour quand Rose et son mari nous viendront visiter. Madame Ferdinand nous a procuré une femme de chambre et une cuisinière; il ne nous manque plus que des chevaux et un cocher. Heureusement, madame Ferdinand a un neveu, M. Émile Bloch, dont ceci est tout particulièrement l'affaire, et qui voudra bien s'en préoccuper.

Ce monsieur Émile est, il paraît, un jeune homme que madame Ferdinand ne nous aurait jamais présenté sans la circonstance actuelle. Elle le dit à craindre et m'a averti de m'en méfier. Du reste, a-t-elle ajouté, quand il nous aura rendu le service que nous attendons de lui, nous l'évincerons!

Sans doute, monsieur Émile est un de ces héros dont on parle dans les romans. Ces gens-là ne sauraient me paraître dangereux.

A propos, il y a un siècle que tu ne m'as dit un mot de mon futur compère! A-t-il quitté l'Italie? Sera-t-il à Mennecey au temps voulu?

Tu sais que la layette ne regarde que moi!

CINQUIÈME LETTRE.

Nous allons bien! Il ne nous reste pas un sou de notre premier trimestre! Nous en avons beaucoup ri, madame Ferdinand et moi! Après tout, comme dit madame Ferdinand, il faut bien s'installer. Une fois que rien ne nous manquera, nous réglerons notre budget.

Comment! tu prétends m'imposer des lois quant à la layette! ferais-tu la fière, par hasard? j'agirai comme je l'entendrai, sache-le! Au milieu des ennuis de ma position nouvelle, la plus douce sa-



Manche

Février

JR NA

Boulev

38 bis.

44

la Chemis

38

ouape

07

que j'ai fait de vilaines en-
creux lorsque je sors à pied
je n'en sors pas ainsi. Madame
aimable dame dont le mari,
aller dans la maison où nous
avons Ferdinand attribue à
regards qui me suivent. Je ne
sais que je ne suis pas un lai-
ce à une beauté pour laquelle
je suis.

le portrait de maman et le
proposait à maman de lui
de lui montrer des papiers,
aurait pour une idée tirée;
à cette proposition en accep-
tant le portrait de ma véritable
sœur, mon honneur d'Arles qui lui
Ferdinand nous a fort ap-
préciables sont faits avec nos co-
urs, vous donc, ma pauvre Rose,
adieu! L'un vous convie aus-
sivement nous renions le
et ma grand-mère passant

calice, nous habillons une mai-
son de Luxembourg. Pour
vous avoir grand et petit salon,
vous voulez recevoir; d'au-
tre à s'en plus finir, remise et
remises; nous l'avons laissé
aller; nous aurions été bien en
à nous mêmes. D... tous
les calice et une jolie voiture
quand Rose et son mari nous
ont Ferdinand nous a procuré
et une cuisinière; il ne nous
chevaux et un cocher. Heu-
reusement à un neveu, M. Emile
qui particulièrement l'affaire, et
occuper.

est, il paraît, un jeune homme
qui ne nous aurait jamais pré-
senter actuelle. Elle le dit à ex-
tra-mis. Du reste, à-t-elle
aura rendu le service que nous
en l'épouseront!
ma Emile est un de ces héros
des romans. Ces gens-là ne sa-
vaient rien.

un siècle que tu ne m'as dit un
compte! A-t-elle quitté l'Italie?
y a-t-elle voulu?
ayez un regard que moi!

peut-être m'imposer des lois quant à
la bière, par hasard l'apital
aurait, n'est-ce pas? Au milieu des en-
sion nouvelle, la plus douce in-

CHÈRE LETTRE.

me! Si ne nous reste pas un sou de
monnaie! Nous en avons beaucoup, si
and et tout! Après tout, comme dit
and, il faut bien s'installer. Une fois
nous marquera, nous réglerons notre

peut-être m'imposer des lois quant à
la bière, par hasard l'apital
aurait, n'est-ce pas? Au milieu des en-
sion nouvelle, la plus douce in-

peut-être m'imposer des lois quant à
la bière, par hasard l'apital
aurait, n'est-ce pas? Au milieu des en-
sion nouvelle, la plus douce in-

peut-être m'imposer des lois quant à
la bière, par hasard l'apital
aurait, n'est-ce pas? Au milieu des en-
sion nouvelle, la plus douce in-

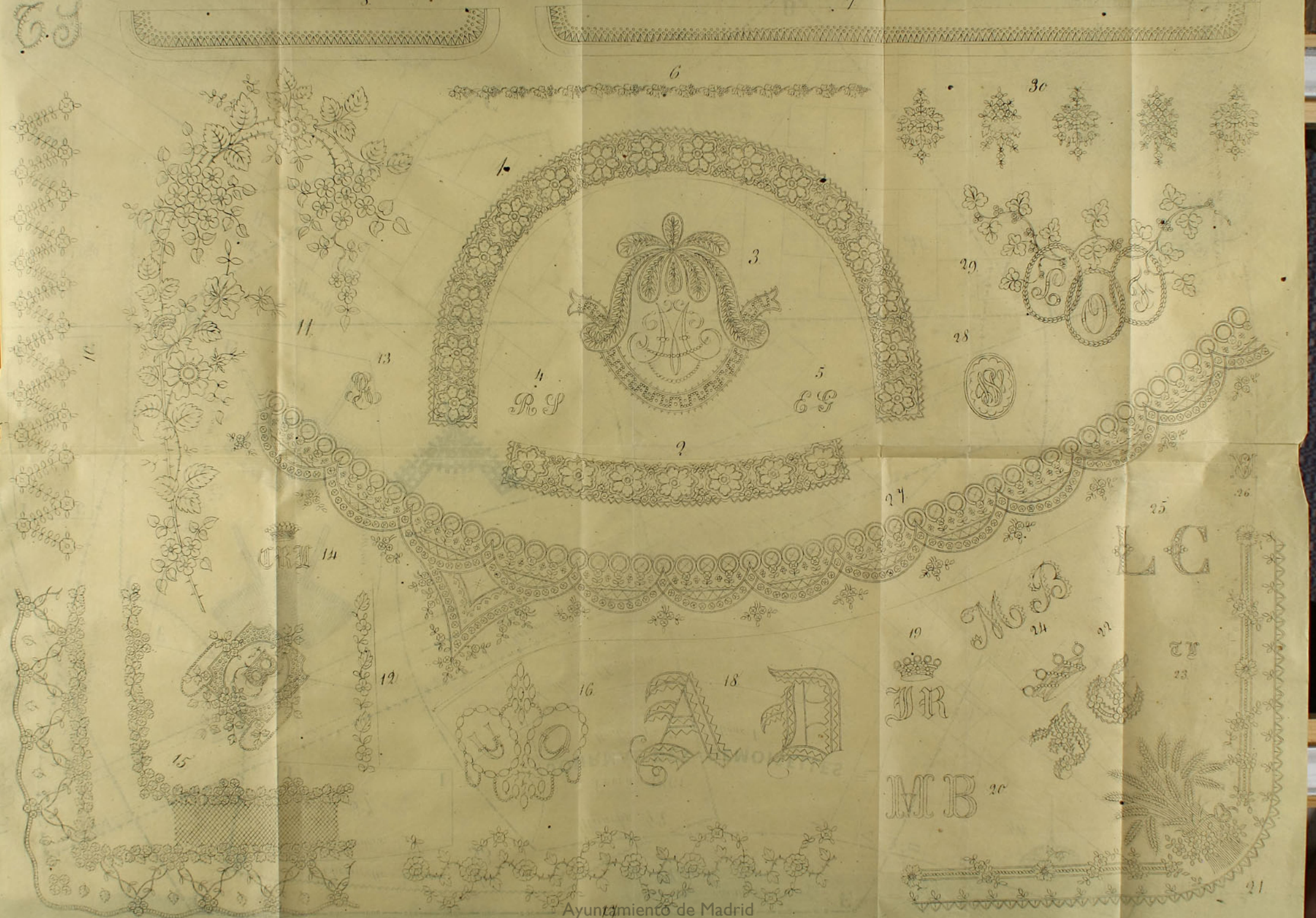
peut-être m'imposer des lois quant à
la bière, par hasard l'apital
aurait, n'est-ce pas? Au milieu des en-
sion nouvelle, la plus douce in-

peut-être m'imposer des lois quant à
la bière, par hasard l'apital
aurait, n'est-ce pas? Au milieu des en-
sion nouvelle, la plus douce in-

peut-être m'imposer des lois quant à
la bière, par hasard l'apital
aurait, n'est-ce pas? Au milieu des en-
sion nouvelle, la plus douce in-

peut-être m'imposer des lois quant à
la bière, par hasard l'apital
aurait, n'est-ce pas? Au milieu des en-
sion nouvelle, la plus douce in-

peut-être m'imposer des lois quant à
la bière, par hasard l'apital
aurait, n'est-ce pas? Au milieu des en-
sion nouvelle, la plus douce in-





tisfaction que j'aie encore ressentie, c'est précisément en songeant à ce trousseau mignon d'un poupon adoré avant que de naître. Ne me retranche rien de cette joie !

Nous avons trois chevaux, un cocher, et une sorte de petit Poucet, déguisé en valet de pied, que je ne puis m'habituer à voir sans rire. Lui, ne tirait pas pour le royaume de Maroc ! A le voir si parfaitement imperturbable, je l'ai d'abord pris pour une poupée ; en tout cas, ce serait une poupée bien articulée ; rien d'agile comme ce petit Charlot. Quant à te dire s'il parle, je ne le saurais. Il entend, cela est sûr, car il exécute très-promptement les ordres qu'on lui donne ; mais comme il s'incline lorsqu'il y a lieu de répondre, j'ignore complètement si la nature l'a doué ou non d'un langage harmonieux. Dès que j'aurai pu éclaircir ce point, je t'en ferai part.

Dans nos trois chevaux, il y en a un pour moi, un arabe tout noir. Je l'ai nommé Light, en souvenir d'un certain Light-foot de miss Edgeworth, à propos duquel, tu t'en souviens, nous avons pleuré jadis avec tant d'entraînement. J'apprends à monter à cheval. M. Emile m'a conseillé l'équitation comme le plaisir par excellence.

Je ne sais pas où madame Ferdinand a pris que son cousin fût dangereux. M. Emile n'est point du tout un héros du boulevard des Italiens, comme je me le figurais. Il est aussi bien habillé que ces messieurs, cela est vrai, mais là se borne la ressemblance. M. Emile est un grand démon de six pieds, favoris blonds, œil clair, haut en couleur, et n'aimant rien au monde que les chevaux ; quand il enfourche son Good-Boy, comme il l'appelle, magnifique cheval bai foncé dont les yeux intelligents n'ont de semblables que ceux de mon Light, il fait songer aux centaures. Je défie qu'on le désarçonne. Le cheval et le cavalier ne font plus qu'un seul et même corps, et pareille ardeur les enflamme. S'ils ne se retenaient, ils sauteraient par-dessus l'obélisque et l'arc de triomphe de l'Etoile. Lorsqu'ils se livrent à ces courses folles, je les suis du regard et voudrais me sentir emportée comme eux. M. Emile me croit des dispositions, et mon maître d'équitation me promet qu'avant trois mois je pourrai me risquer sur Light, aux Champs-Élysées ; M. Emile et madame Ferdinand m'accompagneront à cheval, et maman, en calèche. Ce sera une charmante partie.

Naturellement il me faut un habit de cheval. Le prendrai-je noir ou bleu foncé ? adopterai-je le chapeau Louis XIII avec plume au vent ? j'en meurs d'envie ! Conseille-moi. Lorsque j'ai interrogé M. Emile à cet égard, tu ne devineras jamais ce qu'il m'a répondu ! Il m'a répondu qu'avec ou sans chapeaux à larges bords, les amazones sont généralement laides, que je le pourrais constater au bois, le soir même ; que sans doute je ferais exception à la règle, mais qu'en tout cas peu importait, l'essentiel étant qu'à cheval mes façons ne parussent point démesurément ridicules.

Voilà le monsieur que madame Ferdinand m'engageait à redouter et auquel elle voulait que notre porte fût fermée après les services rendus ! Outre que cela n'eût guère été poli, cela aurait été véritablement se prémunir contre un danger purement imaginaire.

SIXIÈME LETTRE.

Trop de dentelles, dis-tu, et pour toi des folies sans nom ! Laisse, laisse, ma bien-aimée ! j'ai été si heureuse en choisissant ces chiffons, que c'est moi qui te reste redevable. Le vois-tu, l'adoré, dans son berceau bleu et blanc, ses petites mains perdues au fond de ses grandes manches brodées et son bonnet sur l'oreille ! Il braille en ténor bien appris ; mais la jolie maman paraît, et force est au goulou de se taire ! — Je voudrais cet instant arrivé ! Ton mari nous écrira dès que nous devrons nous mettre en route.

Au lieu d'encombrer votre maison, pourquoi n'en achèterions-nous point une, à côté ou dans les environs de la vôtre ? Cette idée sourit à maman ; prie donc ton mari de s'en occuper. De cette sorte nous passerions ensemble une partie de nos étés, et j'enseignerais à mon filleul à monter à cheval.

Je progresse. M. Emile prétend qu'il y en a de plus disgracieuses que moi. Ce sont ses propres termes. Le singulier garçon ! Lorsqu'il ne sent point sous lui piaffer et bondir son cheval, il paraît tout à fait mal à l'aise. On a toutes les peines du monde à le retenir une heure dans une salle à manger ou dans un salon. Il n'accepte une invitation qu'en se ménageant l'entière liberté de la retraite. A force de vivre avec les chevaux, je t'assure qu'il a de leurs mouvements de tête et qu'il rit comme ils hennissent.

Mon compère a-t-il obtenu son congé ? répondra-t-il à ton appel ?

Ainsi, le voilà capitaine à trente-quatre ans et décoré ! La Crimée et l'Italie ne lui ont pas été ingrates ; il y a fait une jolie moisson. J'aurai grand plaisir à le revoir. A-t-il toujours son air doux et timide, et son accent voilé ? Comment parvient-il à se faire entendre de ses soldats ? Peut-être qu'il se sert d'un porte-voix. Te souviens-tu de ce jour où sa visite te fut annoncée à la pension ? La visite d'un cousin militaire ! Nous étions aux aguets et très-disposées à frissonner devant sa grande moustache. On sonne ; un monsieur fluet et pâle est introduit. Il avait bien des moustaches, noires, même, mais si fines qu'on ne les aurait point aperçues à côté de celles de Joséphine, la cuisinière de la pension ! Il ouvre la bouche, nouvel étonnement ; une voix d'enfant de cœur frappe nos oreilles. Il avance dans le dessein de t'embrasser ; ta pèlerine s'accroche aux boutons de sa tunique ; il rougit, il ne sait que faire ; il tire, la pèlerine est en lambeaux, et nous, folles, nous ne pouvons étouffer davantage nos rires impolis et moqueurs, même que cela nous valut à toutes un fameux pensum ! Si ce souvenir me revenait lorsque nous tiendrons ton fils sur les fonts baptismaux ! j'en frémis ; je suis sûre que je rirais ! car je suis toujours la rieuse que tu sais. Je n'ai point, il paraît, le tempérament du savetier de la fable ; mon million n'a rien retranché à ma gaieté ni à mes chansons ; jusqu'alors, une fois la première émotion calmée, je ne lui ai encore dû que du bonheur. Sans doute, j'ai fait et je fais journellement plus d'une école ; ainsi, il est pour moi très-certain que les bijoutiers et les marchands de nouveautés ne se sont point fait faute de s'égayer à mes dépens, en me voyant choisir mille et mille objets qui ne conviennent pas à une

jeune fille et que, d'après le conseil de madame Ferdinand, je laisse dormir dans mes armoires; mais, s'ils ont ri, je fais chorus, et, désormais, je n'achète rien que madame Ferdinand ne me guide.

Cette dame est vraiment d'une obligeance rare. Elle a dû être fort belle. Elle me paraît beaucoup plus âgée que son mari. Je ne sais si, malgré les apparences d'une harmonie parfaite, ce dernier ne lui cause pas quelques chagrins. Depuis plusieurs jours elle me semble triste. Il est vrai que, dès qu'elle s'aperçoit que je l'examine, elle reprend promptement et habilement son air enjoué; non assez habilement néanmoins pour que son manège m'échappe! Nous ne nous connaissons point depuis assez de temps pour qu'elle m'ouvre son cœur; je le comprends et le regrette. Cette dame m'est véritablement sympathique. Elle a pour nous tant de gracieuses paroles! Elle m'a promis de nous aider, cet hiver, à composer notre salon. Nous aider est joli, il faudra bien qu'elle se charge toute seule de cette affaire. Excepté ton mari et toi, qui restez confinés dans votre Menecy, nous n'avons point d'amis, nous, point de parents et point de connaissances, attendu qu'alors que nous travaillions pour vivre, nous n'avions pas le temps d'en former.

Nous comptons, cet hiver, donner un grand dîner par semaine et une soirée tous les mois.

Il paraît que les grands dîners sont un des moyens les plus sûrs pour peupler sa maison.

Aux soirées, on dansera, on jouera, on fera de la musique. J'ai pris une maîtresse de chant. Madame Ferdinand m'assure que j'ai une voix agréable, et qui promet étonnamment. Cette aimable femme est vraiment pour moi d'une indulgence plus que maternelle. J'ai demandé à M. Émile s'il serait des nôtres; il m'a répondu que lui et Good-Boy avaient disposé de toutes leurs soirées!!! Et cependant, lorsqu'il plaît à ce sauvage d'oublier l'écurie, ses manières sont exquises; il est capable de causer d'autres choses que de courses au clocher, et même de danser et de chanter! avant la soirée d'hier, jamais je ne l'aurais cru. Hier était la Sainte-Anne, fête de madame Ferdinand. Précédemment, tout en se récriant sur son humble chère et sur son humble logis, madame Ferdinand avait laissé percer le vif désir de nous avoir à sa table le jour de la Sainte-Anne. Naturellement nous avons été au-devant de son invitation. Comme il pleuvait à verse, M. Émile a bien voulu ne pas nous quitter après le café; et c'est alors que je me suis aperçue de ses talents multiples. Après avoir chanté magnifiquement (les vitres en tremblaient) toutes sortes de morceaux du grand Opéra, il m'a fait danser trois ou quatre polkas et mazurkas que sa tante nous a jouées. C'était un autre homme.

Ce matin, reprenant ses allures de centaure, il est venu au manège m'assaillir de critiques et de remarques désobligeantes, au point que j'ai été tout près de m'en fâcher.

Et quand je pense que sa tante me le représentait comme un homme à craindre!... S'il se montrait toujours ce qu'il s'est montré hier soir, peut-être! mais avec ses allures d'écuyer grossier, je ne cours vraiment aucun danger.

Que je te conte un petit incident arrivé hier, et qui me donne à penser.

Je savais que madame Ferdinand n'avait pas de bracelet riche. Elle a eu tant de bontés pour nous, elle s'est dérangée tant de fois, que je me suis crue autorisée à en glisser un au milieu d'un bouquet d'héliotropes. Après m'avoir remerciée avec effusion et alors que je lui attachais au bras ledit bracelet, une larme m'est tombée sur le cou. J'ai pensé que c'était une larme d'attendrissement; j'ai relevé la tête, j'ai embrassé madame Ferdinand, et je n'y aurais plus songé si, dans la soirée, je n'avais surpris de nouvelles larmes dans ses yeux à un moment où elle contemplant son bracelet.

D'où vient cela? que signifient ces larmes? Je m'y perds!

Nos portraits promettent d'être fort beaux; ils iront à l'exposition prochaine... s'ils sont achevés! D'après ce que j'aperçois dans son atelier, monsieur Ferdinand achève peu. Il me semble qu'il rêve et qu'il fume plus qu'il ne travaille. Il en est peut-être ainsi dans la peinture. Cependant il me semble que les Michel-Ange et les Rubens, les Raphaël et les Lesueur, ont laissé trop de chefs-d'œuvre pour n'avoir point travaillé beaucoup.

DE JENNY A MONSIEUR MARCEL.

Nous recevons votre billet, cher monsieur, et nous partons. Ainsi c'est une fille que nous a donné madame Rose? moi qui attendais un hussard! N'importe! qu'elle soit la bien-venue, et que Dieu soit béni, puisque « la mère et l'enfant se portent bien. »

DE JENNY A MADAME FERDINAND.

J'accomplis la promesse que vous m'avez si gracieusement arrachée, madame; mais, qui ne céderait à vos instances?

J'ai trouvé mon amie adorablement belle dans son lit blanc avec sa petite fille dans ses bras. Sa grosse fille, je devrais dire; mademoiselle Cécile est énorme et a un fort grand appétit. C'est un joli tableau que celui d'une jeune mère allaitant son enfant; je ne me lasse point de le contempler.

Hier a eu lieu le baptême. La mode, ici, est de jeter en l'air des pluies de dragées que les enfants se partagent plus ou moins à l'amiable. Nous n'avons point failli à la mode. Il paraît que nous avons bien fait les choses; il m'a semblé que l'on était content de nous.

Mademoiselle Cécile l'était moins; elle semble dédaigner l'éclat et le bruit, et leur préférer le calme de l'alcôve maternelle avec toutes les douceurs qu'elle y rencontre. On dit, madame, qu'après bien des erreurs, l'homme finit par la gourmandise. Je crois qu'il commence aussi par là, à voir l'avidité avec laquelle mademoiselle Cécile prélude à ses fréquents *lunches*.

Recevez, madame, les tendres expressions de notre parfaite estime.

DE LA MÈME A LA MÈME.

Que me dites-vous, madame? mais vos félicitations n'ont point du tout de raison d'être! M. Léon Duval, mon compère, paraît satisfait du lien qui nous unit, et ne songe aucunement à en former

d'autres. Il est très-froid, ne m'évite point, mais ne me cherche point. Je lui suis aussi indifférente que la personne qui passe en ce moment sous les guichets du Carrousel. Il faut vos yeux, chère madame, pour découvrir en moi les irrésistibles perfections que vous y voyez; vous exceptée, je crois être certaine qu'elles n'ont encore ébloui personne, pas plus dans le département de Seine-et-Oise que dans le département de la Seine; je ne suis pas plus dangereuse pour M. Duval que M. Emile ne l'est pour moi, malgré les pronostics de votre craintive amitié.

DE JENNY A ROSE.

Les voilà donc enfuis, ces beaux quinze jours! Quel dommage qu'il n'y ait point eu à vendre en ce moment une maison comme nous souhaiterions! Je prie ton bon Marcel de guetter les occasions qui se présenteront, et de nous en faire part. Ne serait-il pas doux de passer ensemble tous nos étés ou à peu près? mais tout cela n'est plus pour Rose que d'une considération secondaire. Qu'importent les vieilles amitiés devant le nouvel amour qui a pris tout son cœur? quand nous avons Cécile, comment penser à Jenny? Ce berceau blanc, c'est l'univers; on ne voit rien au-delà. — S'il t'est possible, cependant, de déposer pour moi deux baisers sur les pieds de la divinité, je t'en serai infiniment obligée!

Rose, tu es heureuse! Je vous ai observés, toi et Marcel, pendant ces quinze jours; vous n'êtes qu'un cœur et qu'une âme!

Je ne me récrie pas sur cette sagesse qui fait que vous vous trouvez à l'aise avec une place de 3,000 fr. Il n'y a pas assez longtemps que je suis millionnaire pour avoir oublié déjà les principes dans lesquels j'ai été élevée: quel que soit le gain, on est riche si les dépenses sont maintenues au-dessous du gain!

Et puis, vous aussi, vous êtes gais, et la gaieté aide puissamment au bonheur!

Il est vrai que si vous ne vous aimiez pas comme vous vous aimez, votre gaieté n'aurait pas les mêmes raisons d'être.

Le point fondamental du vrai bonheur est donc une honnête et vive affection.

Mais est-il donné à tout le monde d'aimer et d'être aimé de la sorte? N'est-ce point un bienfait précieux accordé seulement à de rares privilégiés?...

M. Emile sort de chez nous. Il est toujours aussi galant que par le passé.

Pendant que, sur sa demande expresse, je lui racontais les épisodes du baptême de Cécile, lui se permettait la caricature suivante: 1^o un poupon difforme; 2^o une marraine déguisée en fortune et surchargée de fleurs et de panaches. De ma corne d'abondance tombaient des pavés qui faisaient autour de moi des milliers de victimes.

Le parrain était un soldat de plomb, haut de deux centimètres, essayant en vain de grimper sur ma roue et de s'attacher à ma corne.

J'ai déchiré au nez du dessinateur son impertinent dessin, et j'en ai jeté les morceaux par les fenêtres.

Ma colère a paru l'amuser prodigieusement.

Les accès de tristesse de madame Ferdinand se renouvellent. Lorsqu'elle s'aperçoit qu'en de tels moments je l'observe, elle en paraît à la fois décon-

nancée et affligée. J'ai le soupçon qu'elle a vendu son bracelet! Alors ses soucis seraient des soucis d'argent. — Il faut que je le sache!

ONZIÈME LETTRE.

Comment, M. Duval s'est formalisé de la caricature de M. Emile? de cet insigne enfantillage? En vérité, je regrette beaucoup de t'en avoir parlé! Si M. Duval s'était posé en aspirant à ma main, et si je l'avais repoussé, à peine comprendrais-je qu'il eût trouvé là quelque allusion; mais avec la distance plus que respectueuse que M. Duval n'a cessé de maintenir entre lui et moi, je n'aurais jamais supposé que la moindre application fût possible. Cela me contrarie plus que je ne saurais dire! Le caractère de M. Duval m'inspire une haute estime; s'attaquer à ce caractère me paraîtrait une offense personnelle. Je me propose de faire cette profession de foi de façon qu'elle profite aux écouteurs.

DOUZIÈME LETTRE.

Eh bien, ce que j'avais sur le cœur, je l'ai dit! Cela n'a point manqué son effet. On m'a prêté une attention extrême; à ce point que devant se rendre à je ne sais quel club, on a oublié son engagement, et que, lorsqu'on s'en est aperçu, on n'a ni écumé ni piaffé.

J'ai arraché à madame Ferdinand le secret de ses tristesses; ils sont gênés! Tu penses si je me suis mise à leur disposition! Ainsi qu'elle le fait entendre avec beaucoup de mesure, il n'est pas de pauvre plus à plaindre que celui qui est obligé à l'habit noir! Les exigences du monde où l'artiste doit vivre, sous peine de rester ignoré, sont impérieuses; elles absorbent le fruit de ses veilles et au delà! Et puis l'artiste ne peut pas, comme l'ouvrier, travailler en vue du pain quotidien; le céleste feu qui l'embrase s'en trouverait attiédi! — Madame Ferdinand a longuement et abondamment parlé sur ce sujet, et, plus d'une fois, nous avons mêlé nos larmes! Ma chère Rose, je vois qu'il nous était plus aisé de vivre jadis avec nos 3 francs 50 centimes par jour, qu'à grand nombre de gens avec plusieurs milliers de francs par an, et que la misère a de bien différentes allures!

TREIZIÈME LETTRE.

Charlot parle! Tu te souviens que c'était pour moi un doute? Je commence à monter Light, qui daigne s'y prêter. Hier, comme j'allais, non m'élancer, mais me placer avec toutes sortes de précautions sur le charmant animal, j'entendis Charlot s'écrier: «Il est beau!» Je n'en pouvais croire mes oreilles! Je me retourne, c'était bien Charlot que j'avais entendu. Il contemplait Light, et toute sa petite personne ressemblait à un point d'admiration. Il paraît que, pendant mon séjour chez toi, une grande amitié s'est formée entre ces deux créatures.

Autre merveille: M. Emile ne hennit plus, et fréquemment s'oublie chez nous la soirée entière; il a soulevé le projet d'étudier ensemble quelques duos!...

Madame Ferdinand ne voit pas cette espèce de conversion de bon œil; elle ne cesse de me rappeler ses premiers avis, et de me répéter que son neveu est d'autant plus dangereux qu'il est imprévu; que c'est une nature fouguese qui séduit par ses excentricités mêmes; et, a-t-elle ajouté, je serais désolée qu'il osât lever les yeux sur vous, attendu que le jour où il s'apercevrait qu'il vous aime, il vous en informerait sans retard, et vous demanderait de fixer immédiatement le jour de votre mariage.

J'ai rassuré madame Ferdinand en lui affirmant que de semblables idées devaient être fort loin de l'esprit de M. Emile!

Néanmoins, les craintes de cette dame partent d'une délicatesse qui me touche; je sens qu'elle serait au désespoir de voir son amitié soupçonnée d'intérêt, et cela me rend cette amitié d'autant plus précieuse. Non qu'elle puisse être comparée à celle qui nous unit, chère Rose; mais, enfin, je n'y saurais être ingrate!

QUATORZIÈME LETTRE.

Nos diners ont cours; seulement, je m'en aperçois si peu que je ne t'en ai point encore parlé. Après avoir fait feu de toutes pièces, madame Ferdinand nous a recruté une demi-douzaine de messieurs d'un âge mûr, et une respectable vieille dame abominablement sourde. M. Ferdinand y paraît et M. Emile y assiste. Nous nous amusons comme des trappistes! Nous avons aussi donné notre première soirée. Elle était fort belle et a coûté fort cher, mais ne m'a pas diverti plus que le reste. Il est vrai que le personnel était le même. Madame Ferdinand dit qu'un salon ne se compose pas en un jour. Moi, je commence à croire que d'ouvrir de beaux appartements et de surcharger sa table de mets exquis n'y suffit pas!

Après tout, recevoir est-il bien nécessaire? est-ce une obligation de la fortune à laquelle il faille absolument se soumettre? Quand nous serons arrivées à remplir notre maison, qu'en retirerons-nous? de la fatigue, rien pour le cœur! Je crois qu'une saison suffira à notre curiosité.

C'est comme notre immense appartement, je m'y déplaïs! Je perds le temps à courir de ma chambre à coucher à la salle à manger ou à la chambre de maman!

Notre domestique aussi nous semble un monde à gouverner; un monde que nous gouvernons mal, à ce que dit maman, Charlot excepté, tous ces gens-là nous pillent avec une rare effronterie!

A part l'expérience, qui naturellement nous manque, il faut encore à la gestion d'une maison comme la nôtre une telle application et un temps si considérable, que notre travail assidu d'autrefois ne serait rien auprès!

Si ma bonne mère m'en croit, nous modifierons tout cela; il y a d'autres moyens de dépenser son argent. Du reste, nous aurons, cette année, outrepassé notre revenu!

M. Emile garde le silence. Apparemment il ne s'aperçoit point encore des chaînes que je lui fais porter.

Entre nous, je suis peut-être destinée à rester vieille fille et à te seconder dans l'éducation de tes enfants.

Lorsque j'étais pauvre, on disait que certain air

au-dessus de mon état m'empêcherait de trouver des maris parmi les hommes de ma condition; aujourd'hui, serait-ce que mes façons se trouvent au-dessous de ma fortune?

QUINZIÈME LETTRE.

Tu te plains d'être restée trois semaines sans nouvelles. Ma chère, c'est qu'il a parlé!...

Tu entends bien que cette fois il ne s'agit pas de Charlot.

Cinq jours après ma dernière missive, alors que je commençais à m'impatienter légèrement d'un silence qu'à chaque instant je croyais qu'on allait rompre, nous faisons de la musique dans le petit salon, maman causant avec madame Ferdinand et cette dame sourde que tu as déjà rencontrée dans mes lettres, il a tout d'un coup suspendu une mesure commencée et, s'adressant à lui-même, tout comme dans les comédies :

« Bah ! s'est-il écrié, le fait est irrécusable ! »

Alors, se tournant vers moi :

« Mademoiselle, a-t-il ajouté, voici plus d'un mois que je m'examine, ne pouvant me résoudre à croire que la chose fût vraie; mais douter davantage serait faire injure à ma perspicacité! Le sauvage est dompté! Si vous le permettez, dès que madame des Aubiers sera partie, j'aurai l'honneur de demander votre main à madame votre mère. »

Toute prévenue que l'on soit, de semblables ouvertures ne sont pas sans causer quelque émotion.

Je n'avais pu encore formuler une réponse convenable, lorsque, avec sa pétulance des premiers jours, M. Emile a reprie :

« Mademoiselle, savez-vous ce que je fais ici, depuis un mois que je me montre à peine au club et que c'est tout au plus si chaque jour je donne un regard à Good-Boy? Eh bien! je travaille vainement, hélas! et la preuve, c'est le discours que je vous tiens en ce moment-même, je travaille à découvrir en vous quelque bon petit défaut qui me fasse vous estimer moins, quelques aspérités de caractère qui me blessent et me rendent ma liberté d'esprit. Je suis forcé de reconnaître que je n'ai rien découvert du tout, et que là où je cherchais du remède, ma perte s'est consommée! mademoiselle, j'avais juré de ne jamais m'attacher; je me suis parjuré; il n'y a point à y revenir, et j'en fais humblement amende honorable à vos pieds! »

Le ton moitié sérieux, moitié comique avec lequel les paroles qui précèdent furent prononcées, me laissait moi-même dans une situation quasi burlesque où le rire avoisinait les larmes; ce fut le rire qui l'emporta, et, loin de s'en offenser, les rires de M. Emile éclatèrent bientôt aussi bruyants que les miens, sinon davantage.

Ce qui ne l'empêcha pas, quelques minutes plus tard, de formuler sa demande.

Madame Ferdinand en parut vivement contrariée. Elle dit que c'était agir contre toutes les règles. M. Emile n'en mit pas moins d'empressement à obtenir de maman le droit de me faire la cour, et ce droit fut enlevé séance tenante.

Enlevé est le mot propre. La grande expansion de M. Emile étourdissait maman. Sans lui laisser le temps de respirer, il a fait passer sous ses yeux tant

de charmants projets de vie commune, qu'au bout de quarante minutes, maman apercevant un sourire sur mes lèvres, a souri aussi, et dès lors M. Émile s'est regardé comme en possession de ses grandes et petites entrées.

Il en use ! Il s'est institué notre maître des cérémonies et nous fait passer de fête en fête, ne quittant guère mes côtés que pour s'occuper de mes plaisirs. La monotonie de notre vie est tout à fait rompue. Je sais enfin ce que c'est que d'être riche !

SEIZIÈME LETTRE.

DE LA MÈME A LA MÈME.

Marseille.

Ma chère Rose, lis la lettre ci-jointe ; elle te fera comprendre et la date de ce billet, et pourquoi ce n'est point une invitation à mon mariage que tu reçois en son lieu et place.

Il y a en moi quelque chose de malade ; je ne sais si c'est l'amour-propre ou le cœur. Lorsque je serai édifiée sur ce point, je t'écirai.

DIX-SEPTIÈME LETTRE.

DE MADAME FERDINAND A JENNY.

Jenny, voilà le jour de votre mariage fixé ; vos premiers bans vont être publiés dimanche ; je ne puis davantage me taire ; ne point parler serait un crime ! heureusement, il en est temps encore !

Mais je n'aurai pas le courage de passer outre si vous ne me permettez une digression me concernant.

Vous le savez, Jenny, je suis beaucoup plus âgée que mon mari. Pour qu'une femme se décide à épouser un homme plus jeune qu'elle, il faut qu'elle soit bien éprise.

Plût à Dieu que j'eusse aimé moins !

Toujours aux pieds de mon mari, ne songeant qu'à écarter de sa route toute souffrance et tout souci, non-seulement la mollesse au sein de laquelle je l'ai bercé a endormi sa verve, mais encore elle l'a déshabitué du travail ! Je le reconnais dans l'amertume de mon cœur ; je suis coupable de ce rêve éternel dans lequel il consomme sa vie, autant que de ce qui va suivre.

J'avais un petit patrimoine, peu de chose, une douzaine de mille francs. Pour que mon idole ne déshonorât pas son pinceau en des œuvres hâtées, j'entamai ce petit capital et nous en vîmes promptement le terme. J'avais quelques diamants qui suivirent. J'avais une famille aisée, mes emprunts la lassèrent. Cependant, mon aveugle tendresse avait donné à mon mari toutes sortes de besoins devenus des nécessités. Pour les satisfaire le plus longtemps possible, je n'ai point reculé devant une mauvaise action !

Que vous dirai-je ? Vous vîntes dans cette maison. Votre histoire vous y avait précédée. Émile en eut connaissance. Bien que criblé de dettes lui-même, il se trouvait néanmoins mon créancier et me menaçait journellement d'éclairer mon mari sur notre situation véritable. C'était ce que je craignais le plus au monde.

« Cousine, fit-il un jour, il ne tient qu'à vous que je vous donne quittance de l'argent que je vous ai

prêté, et même que de rechef j'essaie de vous être agréable ! Liez-vous avec la petite millionnaire du troisième et faites-la moi épouser ? »

Je puis vous l'affirmer, Jenny, je me refusai d'abord énergiquement à d'aussi honteuses combinaisons. Je savais Émile absolument dépourvu des qualités essentielles au ménage. Joueur effréné et parieur audacieux, les chevaux et le jeu régnaient despotiquement dans son cœur et ont dévoré déjà son héritage paternel et des biens considérables provenant de sa mère. Je pressentais que votre million suivrait la pente fatale et que, pour vous aider à supporter la misère, vous n'auriez pas même l'amour de votre mari.

Cependant, j'en étais arrivée à ce point de ne posséder plus nulle ressource, et je voyais approcher l'heure redoutée où il me faudrait dire à Ferdinand que de son pinceau seul dépendrait désormais notre pain quotidien !

A ce moment, il ébauchait la plus grande toile qu'il eût encore entreprise. Lorsque j'entrai dans son atelier pour lui révéler les difficultés de notre position, l'inspiration illuminait ses yeux, il était rempli de son sujet et m'en parla, une heure durant, avec une chaleur que je n'avais point observée chez lui depuis longtemps.

Mes paroles allaient donc glacer cet enthousiasme ? La réalité odieuse allait donc anéantir cette pensée ?

Je reculai ; je fus lâche ; je gardai le silence et me prêtai aux projets intéressés de mon parent. Seulement, par une sorte de compromis avec ma conscience, je tâchai de vous prémunir contre la trame même que j'aidais à ourdir !

Hélas ! je crois qu'irritait votre curiosité, mes avis à bâtons rompus n'ont fait que précipiter les événements !

Si M. Duval vous avait inspiré de l'amour, j'en aurais été bien heureuse ; vous échappiez ainsi aux pièges de mon cousin, et il ne pouvait me l'imputer à mal. Au lieu de cela, voici que vos bans se publient, et que, joyeuse comme les oiseaux au printemps, n'ayant nulle conscience du danger qui vous menace, ignorant l'abîme ouvert sous vos pas, vous vous y précipitez le sourire aux lèvres ! J'en ai eu pour vous le vertige !

Assez de lachetés comme cela ! assez de pleurs stériles versés en secret ! mon mari sera instruit de toutes choses ! Et vous, puissiez-vous un jour me regarder sans horreur !

DIX-HUITIÈME LETTRE.

DE JENNY A ROSE.

Marseille.

Mon amour-propre seul était blessé, ma chère Rose. Tu comprends ! On s'imagine avoir apprivoisé un sauvage, et il se trouve qu'on n'a été qu'une pauvre dupe, une marionnette, dont tous les mouvements étaient réglés au moyen de ficelles ! Cela humilie ! Enfin, voilà ce que c'est que de posséder un million ! Ce n'est plus vous qui faites tourner la tête aux gens, c'est le million ! Que peuvent paraître vos modestes mérites auprès de ses vertus mirifiques ? Jenny, ouvrière en linge, aurait pu rencontrer un honnête garçon qui l'eût aimée pour ses beaux yeux et sa belle humeur ; Jenny, millionnaire, a le droit d'être laide et maussade ; son million éclipsera tout,

perfections ou infirmités, et elle n'en sera pas moins épousée tôt ou tard! C'est bien, n'en parlons plus! Ma blessure aurait l'air de saigner encore...

Lorsque je reçus la lettre de madame Ferdinand, M. Émile était auprès de moi. Après l'avoir lue, je la lui tendis. Tu crois peut-être qu'il prit la peine ou de nier ou d'essayer à me persuader d'une affection qui, après tout, aurait pu naître? — (Hein! l'amour-propre qui montre l'oreille!) — Il n'en fit rien.

« Mademoiselle, me dit-il avec une impertinence superbe, d'après les communications officieuses de ma vénérable et trop sensible parente, si vous aviez la bonté encore de consentir à m'épouser, vous ne vous marieriez, j'en suis assuré, que prudemment séparée de biens. Cela ne pourrait absolument me convenir. J'ai donc la douleur de rompre des nœuds que le ciel lui-même eût pris plaisir à former! »

Là-dessus, il se saisit de son chapeau et court encore.

Je crois que deux larmes indiscrètes grimpèrent à mes cils. L'amour-propre toujours!

Quant à madame Ferdinand, que je ne puis m'empêcher de la plaindre autant que je la blâme, je ne l'ai point revue. Ayant réformé nos gens et vendu nos chevaux, tant bien que mal, nous avons quitté Paris. Nous prétendons courir le monde. Je ne saurais te dire si cette ardeur de voyage nous portera jusqu'au Kamchatka.

J'avais proposé à Charlot de nous suivre; il a préféré ne point quitter Light. Le nouveau maître de Light l'a pris à son service.

DIX-NEUVIÈME LETTRE.

DE LA MÊME A LA MÊME.

Paris.

Mon Dieu, oui, Rose, c'est de Paris que je t'écris, de la rue d'Enfer, où nous habitons une petite maison à nous, située au milieu d'un grand jardin.

Cette fois, notre personnel se compose d'une seule servante et d'un jardinier. Notre budget est réglé à 40,000 francs par an. Le surplus..... le surplus à son emploi. Il y a tant de malades et de vieillards à secourir et tant d'honnêtes travailleurs à aider! Ma bien-aimée, pour la première fois depuis que je suis millionnaire, j'apprécie le million que m'a laissé mon oncle. Oui, la fortune est une source d'innombrables jouissances; seulement, ce n'est ni dans le luxe ni dans la dissipation qu'il les faut chercher.

C'est pourtant à mon pauvre petit Charlot que je dois la découverte qui précède; découverte pour laquelle, d'ailleurs, je ne réclame point de brevet d'invention.

Nous étions allées de Marseille à Alger, d'Alger à Gênes, à Turin et à Genève. Maman ne se trouvait pas enthousiasmée de cet essai de vie nomade, et moi, je ne cessais de m'étonner naïvement de ne me point sentir aussi heureuse qu'aurait dû l'être, il me semblait, une millionnaire ne suivant que la loi de son caprice.

A Genève, un matin, alors que nous longions en calèche les bords du lac, des sanglots frappent notre oreille. Bientôt, nous apercevons un enfant et un cheval. L'enfant allait évidemment mener baigner le

cheval, mais il s'était arrêté sur la berge et s'abandonnait aux expressions de la plus vive douleur. Les bras passés autour du cou du cheval, il entrecoupait de baisers ses plaintes et ses sanglots.

« Le père est malade, il m'appelle, il n'a que moi au monde, il faut y aller! disait l'enfant au cheval, qui semblait le comprendre et partager sa peine, et toi, il faut que je te quitte! un autre te donnera ses soins, te pensera, le conduira au lac, peignera ta crinière, et tu m'oublieras! Est-ce possible que tu m'oublieras, dis? Est-ce que jamais personne t'aimera autant que je t'aime? mon Dieu! mon Dieu! que vais-je devenir sans toi? »

Il se moqueraient de moi les autres, à l'écurie, ajouta-t-il, s'ils me voyaient et m'entendaient! Mais cela m'est bien égal! Je t'aime! et je sais que tu m'aimes! »

Et les caresses et les larmes de redoubler!

L'enfant était Charlot, et le cheval Light.

Le maître de Light et de Charlot habitait Genève.

Nous étant concertées, maman et moi, je m'approchai de Charlot. Light hennit. Pauvre Light, il me reconnaissait! Cependant, je ne désirai point qu'il rentrât en ma possession.

« Charlot, dis-je à l'enfant, stupéfié de la rencontre, ton père est-il en danger de mort, et est-ce pour te voir une dernière fois qu'il te rappelle auprès de lui? »

La première émotion de surprise calmée, je sus de Charlot que le cas était loin d'être aussi grave.

« Eh bien! lui dis-je, reste auprès de Light. Nous retournons à Paris; nous y verrons ton père immédiatement; nous lui dirons, ce qui est vrai et naturel, que tu étais prêt à tout quitter pour te rendre auprès de lui, mais que nous venons te remplacer. »

« — Quoi! s'écria Charlot, qui ne m'en avait jamais tant dit, vous donnerez au père tous les soins que sa maladie réclame? »

« — Nous nous y engageons. »

« — Et vous m'écrirez de ses nouvelles? »

« — Nous te le promettons. »

Les choses ainsi conclues, et enchantées au fond de mettre fin à des pérégrinations commencées à peine, nous partîmes de Genève le jour même, et ne nous arrêtâmes qu'à Paris, chez le père de Charlot.

Ma chère Rose, ce que nous avions entrepris, sans y attacher une extrême importance, nous y trouvâmes bientôt de telles douceurs que, le père de Charlot guéri (et c'est lui qui est notre jardinier), nous nous sentîmes comme entraînées irrésistiblement à chercher d'autres infortunes à soulager. Voistu, on devient insatiable de ces dévouements! Mais qu'ils vous paient largement de vos peines!

C'est ainsi, ma mignonne, que nous voilà de refuge installées à Paris.

Amène-moi ma filleule à embrasser.

VINGTIÈME LETTRE.

Rose, tu ne m'avais pas dit que M. Duval fût en garnison à Paris.

L'autre jour, nous revenions, maman et moi, de nos chères excursions, très-simplement vêtues, naturellement. Un officier en uniforme nous accosta; c'était M. Duval. Il a pris notre adresse et doit nous voir.

Tout en nous parlant, M. Duval examinait nos habits, non sans quelque étonnement. L'idée qu'il nous croit ruinées m'est passée par la tête et m'a donné une grande envie de rire. Dévorer un million en un an et demi ! Il y eût fallu d'autres dents que les nôtres, malgré nos nombreuses bévues. Toujours est-il, qu'il me semble que M. Duval a conçu quelque soupçon de cette espèce et, chose remarquable, à mesure que la simplicité de notre toilette le confirmait dans cette pensée, son visage si froid s'éclaircissait, et quelque chose comme un sourire de contentement s'épanouissait sur ses lèvres.

M. Duval aurait-il le cœur assez mauvais pour souhaiter aux gens un semblable désastre ? Quoi qu'il en soit, comme il a été plus gracieux cent fois aujourd'hui que jadis, je ne le désabuserai point.

M. Duval a peut-être une antipathie marquée pour les pauvres millionnaires !

VINGT ET UNIÈME LETTRE.

Ma bien-aimée, imagine-toi un ruisseau limpide, courant sans efforts sur une rive enchantée, voilà ma vie. Mon Dieu ! que je suis heureuse ! Si je t'racontais tous les bonheurs que nous récoltons dans nos courses, il y faudrait des volumes ! Et puis, presque chaque soir, nous recevons la visite de M. Duval.

Ma chère, que M. Duval a d'esprit, de bon sens et de cœur ! et que les heures passées à nous trois ont de charme !

Elles en ont un si puissant que je m'en effraie et m'en défie ! Pour M. Duval, je ne suis toujours que la marraine de Cécile ! il ne faut pas que je l'oublie !

VINGT-DEUXIÈME LETTRE.

Je suis encore toute palpitante de ce dont je viens d'être témoin.

Tu te rappelles ces portraits commencés par M. Ferdinand et qui ne nous ont jamais été livrés ? Tout à l'heure, je les aperçois chez un marchand de bric-à-brac, et j'aperçois aussi M. Duval qui, après les avoir

examinés avec une profonde attention, les paye, les fait enlever et les dirige vers sa demeure. Toi, à qui mes pensées les plus secrètes ont toujours été confiées, je ne puis te cacher que ceci me plonge en un inexprimable trouble. La délicatesse seule lui a-t-elle inspiré de ne point laisser nos images accrochées à une boutique et exposées à tous les regards ? Mais alors, est-ce chez lui qu'il eût dû envoyer les portraits ?

VINGT-TROISIÈME LETTRE.

Je lui ai dit que je l'avais vu chez le marchand de bric-à-brac. Il a terriblement rougi et a répondu que le lendemain matin les portraits seraient ici.

VINGT-QUATRIÈME LETTRE.

Ma bien-aimée, depuis plusieurs jours maman, à ce qu'il paraît, nous suivait de l'œil et nous examinait. Sais-tu ce qu'hier au soir elle a fait, à ma grande confusion et.. à mon profond ravissement ? M. Duval me disait adieu et ne se hâtait point de rendre la liberté à la main que je lui avais tendue.

« Monsieur Duval, a dit maman, lui désignant la main prisonnière, il y a un moyen de la garder tous les jours ! »

M. Duval a sauté au cou de maman.

Si maman n'avait pris ce parti énergique, je crois, en vérité, qu'il n'aurait jamais desserré les dents.

Et pourtant il paraît que ce n'est pas d'aujourd'hui que M. Duval a quelque faible pour moi ; cela date, à ce qu'on dit, du baptême de mademoiselle Cécile. Mais on croyait..... mais on ne savait..... mais on ne voulait... l'orgueilleux !..

Je le disais l'autre jour, et je le répète aujourd'hui, Rose, je suis bien heureuse !..

Notre mariage se célébrera à Saint-Jacques d'Haut-Pas, de jeudi en quinze.

Nous n'y voulons que Marcel et toi. Les fêtes de cœur ne s'accommodent point du bruit !

ADAM BOISGONTIER.

LA ROSE MOUSSEUSE

Descendu sur la terre (on n'en sait point les causes),
L'ange chargé de fleurs, sous un berceau de roses

Reposa d'un si doux sommeil,

Qu'aussitôt après son réveil

Il s'écria : Parlez, mes toutes belles.

Auriez-vous, par hasard, quelques vœux à former ?

Désirez-vous des zéphirs plus fidèles,

Des cœurs plus prompts à vous aimer ?

Des parfums encor plus suaves,

Pour vous cueillir voulez-vous moins d'entraves,

Ne craignez rien, parlez ! je serai trop heureux,

Mes belles, d'exaucer vos vœux.

Lors, une rose plus pudique
Plus pure encor que ses charmantes sœurs,
Répondit à l'ange des fleurs,
De sa voix la plus douce et la plus sympathique :
— Vous, qui possédez les secrets
De la bonne et sage nature,
Daignez exaucer mes souhaits ;
Ajoutez, je vous en conjure,
Un simple voile à ma parure,
Non pour augmenter mes attraits,
Mais pour cacher mon sein aux regards indiscrets.

L'ange, touché de sa prière,
L'enveloppa d'une mousse légère.
Mais, ô charme de la pudeur !
Ce don, d'une beauté nouvelle,
Embellit encor notre fleur ;
Jamais elle ne fut plus belle,
Et jamais plus d'encens ne fut brûlé pour elle.
VICTOR DELERUE.

ÉNIGME HISTORIQUE

Quels sont les deux écrivains français, portant le même nom, vivant dans le même siècle, mais à cinquante ans de distance, tous deux utopistes, tous deux amis du genre humain, ayant laissé, le premier, un gros livre qu'on ne lit guère ; le second, parmi beaucoup de travaux, quelques petits volumes qu'on lira toujours ?

REVUE MUSICALE

On trouvera, dans notre catalogue de ce mois, un choix très-remarquable de musique classique des plus grands maîtres, et, comme musique moderne, des œuvres des meilleurs auteurs, tels que Litolff, Ketterer, Mausour, Leduc, Brisson, etc., dont le talent est consacré depuis longtemps par d'incontestables succès.

Sous le titre de *Divertissement*, on appréciera deux morceaux de M. Delisle, composés sur des thèmes de Spohr, dont les ouvrages, contenant de réelles beautés, sont peu connus. Parmi les morceaux de musique légère, nous mentionnerons *les Pupilles de la garde*, polka de Yung ; *les Hirondelles de Béranget*, une charmante romance de Couplet, et *le Chasseur des Alpes*, de Schubert, arrangé par Strauss avec beaucoup d'habileté.

Nous espérons, et tel a été notre but en donnant un bien plus grand développement à nos catalogues, que nos jeunes abononnées se formeront peu à peu au goût de la belle et bonne musique, s'initieront à la connaissance de tous les maîtres célèbres, et parviendront, avec notre système d'abonnement, à se créer une bibliothèque musicale d'une

valeur sérieuse, tout en n'y consacrant chaque année qu'une somme relativement très-minime.

C'est ici l'occasion de rappeler à nos lectrices que les personnes abononnées au supplément de musique, soit 10 fr. pour le *Journal des Demoiselles*, et 7 fr. pour la musique, en tout 17 fr. à Paris, ne paient, en réalité, que le prix de la musique qu'elles reçoivent, et ont en plus, pendant toute l'année, le JOURNAL DES DEMOISELLES gratuitement.

Les mêmes avantages restent acquis aux personnes abononnées en province comme en pays étranger ; seulement elles ont à supporter une légère augmentation qui se base d'après les conventions postales.

Il ne sera pas inutile non plus de dire ici, en terminant, que toute abononnée au *Journal des Demoiselles* et au supplément de musique, peut, après avoir versé une première fois 17 fr., reprendre, pendant la même année, et moyennant 7 fr. chaque fois, autant d'abonnements au supplément de musique que pourra l'exiger la nature de ses études, — et elle en recevra toujours, chaque fois, pour cinquante francs, au prix marqué sur nos catalogues.

ACADÉMIE IMPÉRIALE. Début de M. Labat. — ITALIENS. Un *Ballo in Maschera*, de Verdi. — THEATRE LYRIQUE. *La Madone*. — Concert de mademoiselle Marie Darjou à la salle Herz.

Quand un voyageur, égaré par la nuit sombre au milieu d'une campagne déserte, aperçoit une lumière au loin, il rassemble ses forces, rappelle son courage

et marche, plein d'espoir, vers cette lueur consolatrice qui lui promet bon gîte, bon feu et bon repas ; mais, à mesure que le malheureux approche il semble que la lumière recule, et, bien souvent avant de l'avoir atteinte, il tombe épuisé sur la route, où il s'endort en rêvant qu'il dine ; excellente philosophie de l'estomac que nous recommandons à tous les voyageurs présents et futurs.

Nous autres, pauvres atomes de la création, qui constituons ce qu'on appelle le bon public parisien, semblables au piéton désappointé, nous avons aperçu une grande clarté luire à l'horizon musical. Alors, surmontant nos fatigues, nous avons écarté les obstacles, conjuré les orages, et sauté héroïquement les fossés de la route pour venir nous réchauffer au rayon de ce météore. Mais, hélas ! plus nous avançons et plus la lumière s'éloigne ; une heure encore, et l'on n'en verra plus qu'un pâle reflet. N'est-ce pas le cas de demander avec le poète :

D'où viens-tu, douce lueur ?
Serais-tu pas l'espérance
Qui s'enfuit dès qu'on s'avance,
Feu follet, charme trompeur ?

O Meyerbeer ! grand astre du firmament musical, toi qui nous as tant donné et qui nous promets tant encore, nous laisseras-tu languir éternellement sous les tièdes vapeurs de tes pâles satellites ? ne comprends-tu pas que l'obscurité nous attriste, que le froid nous gagne, que nous avons besoin de nous réchauffer à l'un des vifs rayons de ton ciel lumineux ?

La perle du désert, cette fameuse Africaine dont les intimes du maestro ont vu flotter la robe bizarre, et entendu la voix sublime, est-elle morte sous l'influence de nos humides climats ? ou bien a-t-elle seulement succombé à un lourd sommeil dont elle se réveillera plus éclatante et plus radieuse que jamais ? Espérons. C'est le mot impérissable qui repose de tous les orages et de tous les mécomptes de la vie.

M. Labat vient de débiter à l'Opéra dans des conditions fort singulières. Complètement étranger au monde du dilettantisme, il était professeur d'histoire dans un collège de Paris. Il ne savait pas distinguer une croche d'une double croche, ni un soupir d'un bêcarre ; mais, en revanche, il chantait à ses heures de loisir, il chantait en dinant, on assure même qu'il chantait en dormant. Ayant eu la fantaisie d'aller un soir entendre Tamberlick, il revint en essayant timidement d'abord, puis plus courageusement ensuite, le terrible *ut* de poitrine dont l'Europe était si vivement préoccupée. Un passant attardé le suivit et, lui mettant franchement la main sur l'épaule : « Monsieur, lui dit-il, vous avez une voix superbe ; comment ne vous a-t-on jamais entendu sur l'une de nos grandes scènes lyriques ? — Vous êtes, Monsieur, lui répondit Labat, fort bienveillant et fort aimable ; cependant, permettez que je coure chez moi, car je dois faire demain à mes élèves une leçon sur Cromwel, et j'ai besoin de repasser mes auteurs. » Mais l'inconnu se mit à la poursuite du professeur ; ils se revirent. M. Royer, ce grand chasseur de talents, fut aposté non loin du gîte, et le lièvre ne demanda pas mieux que de se laisser prendre dans ses filets dorés. Voilà comment M. Labat débuta, il y a quelques jours, à l'Académie impériale, dans le rôle d'Eléazar de *la Juive*. Le nouveau ténor n'est donc pas musicien, malgré le travail qui a préparé son éducation de serre chaude, mais il a une voix magnifique, et c'est, sans contredit, le meilleur des points de départ. Son *ut* est superbe, plein, et d'une sonorité à défier la comparaison. On peut lui reprocher des incorrections dans sa manière de phraser, une hésitation née de l'inexpérience de la scène et quelques moments de faiblesse après les grands éclats de voix. Ces imperfections ne sauraient

empêcher de reconnaître en lui de très-réelles qualités. M. Labat prononce distinctement. Il a de l'énergie, de l'ampleur et de la netteté. A son entrée en scène, il était dominé par une émotion profonde, ce qui paralyse ses moyens ; ce premier instant de frayeur passé, il s'est montré plein de verve, de vigueur et de passion. Le bel andante : *Dieu que ma voix tremblante*, etc., lui a valu une triple salve d'applaudissements. Au quatrième acte, le plus difficile de tous, il a eu quelques défaillances, mais pour chanter ce magnifique air : *C'est moi qui te livre au bourreau*, il a retrouvé des élans d'une force suprême et d'une incroyable sonorité. M. Labat a remporté une grande victoire sur le plus beau champ de bataille du monde. Qu'il travaille et les succès le suivront.

Nous avons raconté par quelles circonstances un *Ballo in maschera* de M. Verdi n'avait pu être joué à Naples, et n'avait obtenu à Rome qu'un médiocre succès. Il reparait aujourd'hui chez nous sous sa forme primitive ; dans cet ouvrage comme dans ceux qui l'ont précédé, on reconnaît le génie du maître, plutôt énergique et passionné que tendre et mélancolique. L'originalité, la correction du style, la science de l'orchestration sont les éléments principaux qui y dominent. M. Verdi sait trouver des effets singuliers qui impressionnent vivement, et sa verve ardente dépasse presque toujours le sentiment qui l'a fait naître. On pourrait dire que Verdi est l'Hoffmann de la musique, non par le choix des poèmes qu'il traite, mais par la manière vive, soudaine, imprévue et bizarre dont il revêt les idées les plus vulgaires. L'ouvrage a été représenté à la salle Ventadour. La partition n'a pas d'ouverture. Un chœur d'introduction, une romance dont le motif est ravissant, et un cantabile sur ces paroles : *Alla vita...* chanté par Graziani, terminent le premier acte.

Une scène d'invocation où mademoiselle Alboni est un peu trop gracieuse peut-être ; un duo entre madame Penco et Graziani, un quintette d'un charmant effet, une barcarolle qui constitue le joyau de la partition, tels sont les éléments du second acte. L'introduction du 3^e acte exprime admirablement les agitations d'une scène dramatique et tourmentée. Un terzetto que nous avons trouvé trop déclamatoire et un magnifique chœur final composent cette troisième partie de l'ouvrage. Un grand air, un duo écrit avec une ampleur remarquable, la romance du ténor et une canzone vive et spirituelle qui a valu des salves d'applaudissements à mademoiselle Marie Battu, composent le 4^e et dernier acte. Un *Ballo in maschera* sera le grand succès de la saison pour le Théâtre-Italien.

Le Théâtre-Lyrique a fait représenter *la Madone*, qu'on attendait depuis six mois. On connaissait le talent de M. Louis Lacombe, dont les compositions hors ligne sont de nature à faire présager de beaux succès au théâtre. Malheureusement le libretto n'a pu fournir les éléments d'un opéra, et cependant M. Lacombe a su tirer des situations peu intéressantes un parti auquel on n'avait pas droit de s'attendre ; des mélodies charmantes, un bon style, de la verve et de l'éclat, voilà, certes, des qualités qui, développées sur un thème meilleur, auraient produit un effet plus saisissant. Vienne donc un bon poème, et nous aurons un compositeur apprécié selon ses mérites.

Le Théâtre-Lyrique a donné ensuite un opéra de MM. Boisseaux et Debillemont, qui n'a eu qu'un médiocre succès; nous attendons avec impatience un ouvrage de maître dont il est question dans le monde musical.

Nous avons déjà parlé de mademoiselle Darjou, dont le double talent de pianiste et de compositeur est depuis longtemps en vogue. Lauréat du Conservatoire, elle n'a pas menti aux espérances qu'on avait conçues de sa science musicale et de son intelligence artistique. Elle occupe aujourd'hui, dans la pléiade des musiciens distingués, une place que la concurrence, la médiocrité et l'envie ne sauraient lui contester. Ses concerts sont de vraies séances du Conservatoire, où l'on va écouter de bonne musique au lieu d'aller s'émerveiller devant les modes du jour. Aussi s'en retourne-t-on plein d'admiration pour ce beau talent modeste qui vit d'art plus que de

gloire, de travail plus que d'argent. Le dernier concert auquel nous avons assisté a donné la mesure de son mérite et de la curiosité qu'il inspire. *Un Caprice*, admirable morceau de Mendelssohn, a été exécuté par elle avec une perfection rare; *la Danse des Fées* et *le Chant du Ruissseau*, de Prudent, quoique d'une facture toute différente, ont été interprétés avec la même verve et le même style correct qu'on remarque chez la jeune pianiste. *La Berceuse*, de Chopin, a donné à mademoiselle Darjou l'occasion de déployer une netteté hors ligne comme exécutante, et une âme tendre comme femme; enfin, lorsqu'est venu le tour de ses propres compositions, *Fauvette* et *Carillon*, morceaux où elle a déployé le charme, la grâce et la simplicité qui sont le cachet de ses œuvres, le public enthousiaste a fait entendre une triple salve d'applaudissements dont l'artiste a dû être fier à juste titre.

MARIE LASSAVER.

Economie Domestique

FILET DE BOEUF EN RAGOUT OU A LA SAUCE GODARD.

Faites roussir un morceau de beurre, manié de farine, mouillez avec du consommé, mettez-y une feuille de laurier, poivre, sel, poivre de Cayenne, un bon verre de vin de Madère, mêlez et mettez dans cette

sauce des morceaux de riz de veau, des quenelles, des champignons, une ou deux truffes coupées en rouelles et des morilles. Faites rôtir à moitié le filet à la broche ou au four, puis, à demi cuit, mettez-le dans la sauce. Faites cuire une demi-heure, et servez, entouré de la garniture.

Correspondance.

COTÉ DES BRODERIES.

PLANCHE III. — 1, Dessin à soutacher pour robe — 2 et 3, Parure élégante — 4, Ecusson avec *Védastine* — 5 et 6, Parure au point de Venise — 7, Pelote ou fond pour bonnet Charlotte Corday — 8, L. S. J. — 9, A. F. enlacés — 10, A. dans un écusson — 11 et 12, Petits entre-deux — 13, Mouchoir avec écusson et *Betinda*. — 14, *Clémence* — 15, C. L. W. — 16, V. G. — 17, C. L. W., enlacés — 18, Garniture — 19, Ecusson avec E. S., enlacés — 20, C. E. enlacés — 21, L. D. enlacés — 22 et 23, Garnitures — 24 et 25, Petits entre-deux — 26, Mouchoir avec écusson et E. H. — 27, J. G. — 28, Entre-deux — 29, Ecusson avec A. S. enlacés — 30, Col riche, guipure nouvelle — 31, Ecusson avec E. L. — 32, Entre-deux.

COTÉ DES PATRONS.

33, Dessin soutache pour le corsage d'une robe (voir au côté des broderies) — 34, *idem*, pour le revers de la manche — 35 et 36, Petits entre-deux — 37, E. V. enlacés — 38, M. V. — 39, E. L. — 40, *Baby* — 41, J. D. A. — 42, Entre-deux — 43, F. B. — 44, Entre-deux — 45, A. D. enlacés — 46, A. C. — 47, E. D. enlacés — 48 à 53, Peignoir ou saut-de-lit — 54 à 59, Robe d'enfant — 60 à 65, Blouse matelot — 65 bis, Manche de robe de jeune fille — 66 à 69, Porte-montre orné de fleurs en cuir — 70 à 75, Boîte à timbres, ornée de fleurs en cuir — 76 à 78, Boîte nouvelle — 79, Bande de tapisserie pour chaise ou coffre à bois.

Jeanne à Florence.

« J'ai toujours été le plus irrégulier, le plus intermittent des correspondants; je ferais volontiers comme un compatriote que j'ai rencontré en Amérique et qui faisait cent lieues quand il avait quelque chose de pressé à dire à ses amis, plutôt que d'écrire une

lettre, bien différent d'un mien voisin qui, au contraire, était si peu maître de sa parole et si habitué à sa plume que, si dans la conversation on lui poussait un argument un peu vif, il vous quittait aussitôt, montait un petit cheval qu'il avait laissé à la porte

en venant, et retournait au galop à son castel, pour écrire ce qu'il aurait dû répondre. Je suis aux antipodes de celui-ci, mais je me rapprocherais volontiers de l'autre. »

Et moi tout de même, chère Florence, aussi suis-je dévorée chaque mois, quand arrive le jour de la correspondance, du désir de jeter par la fenêtre encre et papier, et d'aller te retrouver, ne fût-ce que pour une heure. Une heure passée à côté de toi m'aiderait à supporter quatre semaines de privations. Dieu ! que l'hiver m'a paru long, et que je suis aise de voir revenir avec mars un petit souffle printanier. Encore quelques jours, et l'air sera tiède comme dans ton beau Midi, nos gazons reverdiront, les fleurs s'épanouiront de toutes parts : il sera bien temps pour toi de songer au retour !

Quelle vie différente nous avons menée depuis trois mois ! Toi, réveillée comme l'alouette, par le soleil, tu courais, matinale, aspirer les brises embaumées, ou contempler cette mer splendide dans son calme ; et moi, souvent fatiguée d'une longue veille, j'ouvrais les yeux quand des sons discordants, traversant mes fenêtres bien closes, mes rideaux épais, arrivaient jusqu'à mon alcôve :

« Cresson de fontaine ! »

« Qui veut des molles ? »

Prélude harmonieux d'une journée qu'il fallait passer tristement au coin du feu, ou bien dans la boue et à travers le brouillard ; tandis que tu cheminais dans des sentiers fleuris ou dans des bois d'orangers.

Je serais injuste toutefois d'imputer avec trop d'amertume à ce pauvre Paris les inconvénients dont il n'est point l'auteur, et ingrate de lui refuser mon tribut de reconnaissance, pour les dédormagements sans nombre accordés par lui aux fidèles qui ne l'abandonnent pas dans la triste saison : bals, théâtres, concerts, tout a été brillant, et plus d'une fois je t'ai vivement regrettée, sûre du plaisir que tu aurais éprouvé, témoin ce soir où un auditoire attentif se pressait dans la salle Hartz, où mademoiselle Marie Darjou donnait son concert annuel.

Nature privilégiée, mademoiselle Darjou réunit à un haut degré les dons les plus rares : talent, esprit, distinction, tout ce qui fait une musicienne achevée, un compositeur plein de charme, un professeur consommé, et aussi, tu le sais, une aimable amie à qui l'on est heureux de serrer la main.

C'est toujours pour moi un vrai bonheur de voir ses jolis doigts courir, avec une grâce qui n'appartient qu'à elle, sur les touches qu'elle rend éloquentes. Les doigts exécutent, mais c'est l'âme qui les fait agir : de là ce jeu si délicat, si expressif, qu'on écoute encore longtemps après qu'il a cessé.

Dans la même huitaine avait lieu la réception à l'Académie, dont tout Paris s'est si fort occupé. Les journaux arrivent jusqu'à Hyères : tu es donc parfaitement au courant de toutes ces choses, et n'attends pas de ma part un jugement sur des questions qui sont si peu de ma compétence. Toutefois, j'oserai dire que si l'illustre fondateur de l'Académie française avait pu, ce jour-là, revenir au sein de l'assemblée, il eût certainement applaudi un choix conforme à ses vœux sur l'avenir d'une société appelée à représenter l'élite des intelligences, quel que soit leur drapeau.

En face de l'ennemi, il importe peu à un général de savoir de quel corps fait partie tel soldat : il le reconnaît sur son front l'éclat du courage et l'amour du pays : c'en est assez.

Faut-il davantage pour soutenir la lutte de la vérité contre l'erreur, des lumières contre l'ignorance ? Et doit-on s'étonner de voir la robe blanche d'un enfant de saint Dominique à côté de l'habit vert d'un académicien, dans le siècle de la vapeur et du télégraphe électrique ?

L'hymen des nations s'accomplit. Passions,
Intérêts, mœurs et lois, les révolutions
Par qui le cœur humain germe et change de formes,
Paris, Londres, New-York, les continents énormes,
Ont pour lien un fil qui tremble au fond des mers.
Une force inconnue, empruntée aux éclairs,
Bravant l'écueil, les vents, les vagues débordées,
Mêle au courant des flots le courant des idées.

Que de choses, mon Dieu ! qui semblaient impossibles à nos pères et auxquelles nous ne donnons plus un regard, tant elles sont devenues vulgaires.

C'est la vapeur employée partout comme force motrice.

C'est le gaz mis à la portée de tous, dont un jet suffit pour éclairer un appartement, et qui désormais rendra visibles, pendant la nuit, le nom des rues et le numéro des maisons.

C'est ce fil de fer, soutenu par les poteaux du chemin et que l'œil interroge curieusement pendant que l'esprit se demande quelle pensée il est occupé à transmettre.

Un fait s'est produit dernièrement dont l'étude conduira peut-être à la découverte d'un autre mystère, et mettra en lumière un point demeuré obscur, mais derrière lequel se cachent, sans doute, des révélations étranges.

C'est encore à propos de ces poissons rouges qui m'ont inspiré un intérêt dont tu t'es moquée, méchante ! Et pourtant j'avais raison de penser que la Providence les entourait d'une sollicitude toute particulière.

Ecoute et fais amende honorable.

Dans les jardins de l'imprimerie impériale, est un bassin qui sert de demeure à des tribus de dorades. Quand sont venus les froids, dont tu n'as pas ressenti l'atteinte, mais qui ont été rigoureux — crois-moi sur parole — la surface liquide s'est changée en une couche de glace dont l'épaisseur augmentait chaque jour, et cela pendant trois semaines.

Du sort des poissons, personne ne se préoccupa jusqu'au jour où il prit fantaisie au jardinier de casser la glace. Que vit-il reluire au fond du bassin ? les pauvres dorades, qui gisaient inanimées comme de petits lingots d'or.

Il les retira une à une : toutes demeurèrent immobiles, insensibles, glacées, et furent jetées avec un monceau d'arbustes morts dans un coin du jardin.

Quelqu'un vint à passer, qui eut pitié de ces pauvres poissons, et s'empressa d'en porter plusieurs dans un de ces globes de cristal dont je te parlais le mois dernier.

Tous tombèrent au fond de l'aquarium et demeurèrent dans un état complet d'inertie.

Huit jours s'écoulèrent, et la maison de verre continuait d'être un sépulcre où n'apparaissait pas le plus léger signe de vie. Le neuvième jour, le posses-

seur de l'aquarium remarqua, dans les nageoires d'une dorade, un mouvement imperceptible; puis le petit corps se souleva doucement, s'agita à droite, à gauche, et s'éleva enfin jusqu'à la surface de l'eau.

Le prodige était accompli; la vie revenait dans ces êtres qu'elle avait abandonnés depuis un mois.

Qui fut bien content? Le témoin de la merveille, lequel, depuis ce temps, rêve à toutes ces choses, et voudrait que la science s'émût d'un fait dont l'étude peut être si féconde en résultats.

J'avais lu déjà qu'une fougère, trouvée par un botaniste anglais dans les montagnes du pays de Galles, oubliée pendant un an dans une boîte de fer-blanc et entièrement desséchée, ressuscita pourtant et reverdit après avoir été quinze jours exposée au soleil levant.

Mais je trouve, dans la résurrection des poissons rouges, une preuve plus frappante encore de la toute-puissance de la nature.

J'ai dit, et me hâte, chère Florence, de me rendre à l'église : ne sommes-nous pas en carême, et ne t'ai-je point promis de t'envoyer l'analyse de tous les sermons que le bon Dieu me fera la grâce d'entendre?

COTÉ DES BRODERIES.

1, Dessin à soutacher, pour robe. Ce dessin doit être répété à droite et à gauche du devant de la jupe, laissant un intervalle au milieu de ce devant pour y placer des boutons. On trouvera, sur le deuxième côté de la planche, un dessin pour le corsage et la manche.

2 et 3, Parure élégante à broder au plumetis sur mousseline, ou bien en application de nansouk sur tulle d'Alençon.

4, Écusson avec *Védastine*; romaine, feston et plumetis.

5 et 6, Parure au point de Venise. — Ce dessin se brode sur nansouk, les dents au feston, les motifs, fleurs et feuilles, au plumetis. Le nansouk doit être enlevé entre les fleurs, qui sont rattachées les unes aux autres par des barrettes au feston, en fil un peu fin. Les bouclettes, qu'on remarque à droite et à gauche des barrettes, peuvent se faire de deux manières, soit par un fil jeté qu'on recouvre de trois ou quatre points de feston, soit en laissant le fil former une petite boucle, pendant qu'on festonne la barrette.

Au milieu des fleurs, on fait le *jour dit roue*, ou tout autre.

Le n° 6 est la bande destinée aux manches qui complètent cette jolie parure. La planche donne la moitié de la longueur de la bande. Cette bande froncée doit être cousue sur une manche de tulle, assez large au poignet pour qu'on puisse passer la main. On recouvre cette manche d'un ou deux bouillons de tulle, entre lesquels on peut jeter de petits nœuds de ruban ou de velours.

7, Pelote au point de Venise, à exécuter comme la parure précédente, et qui doit être doublée de satin ou de taffetas. Tout autour, on pose une grosse ruche tuyautée.

Ce dessin pourrait aussi servir pour fond de bonnet, mais aurait besoin d'être un peu agrandi. Il suffit de poser tout autour une bande de tulle ou de mous-

seline sur laquelle on jette un ruban. Au bord on peut placer une dentelle ou la garniture n° 6.

8, *L. S. J.*, enlacés, grande anglaise, feston et plumetis.

9, *A. F.*, enlacés, anglaise, plumetis.

10, PETIT ÉCUSON avec *A.*, anglaise, plumetis.

11 et 12, ENTRE-DEUX, plumetis, pour objets de layette ou de trousseau.

13, MOUCHOIR avec écusson et *Belinda*; anglaise, plumetis et feston.

14, *Clémence*, anglaise fleurie, plumetis et point de sable.

15, *C. L. W.*, anglaise ornée, plumetis et point de sable.

16, *V. G.*, gothique, plumetis.

17, *C. L. W.*, enlacés, anglaise et romaine, plumetis.

18, GARNITURE. Ce dessin, plumetis et point de sable, pourrait se broder au-dessus de l'ourlet d'une robe de mousseline pour petite fille, ou sur celui d'un châle de mousseline.

19, ÉCUSON avec *E. S.*, enlacés; anglaise, feston et plumetis.

20, *C. E.*, enlacés; anglaise et romaine, plumetis.

21, *L. D.*, enlacés; anglaise, plumetis.

22 et 23, GARNITURES pour jupes ou robe d'enfant; plumetis ou broderie anglaise.

24 et 25, PETITS ENTRE-DEUX pour objets de layette ou de trousseau, plumetis.

26, MOUCHOIR avec écusson et *E. H.*; anglaise, feston et plumetis.

27, *J. G.*, anglaise, plumetis.

28, ENTRE-DEUX, plumetis.

29, ÉCUSON avec *A. S.* enlacés; anglaise, plumetis.

30, Col. riche, nouvelle guipure, à exécuter sur nansouk; tous les contours sont au feston, les nervures au cordonnet, les barrettes qui rattachent entre eux les motifs, sont également au feston. Le nansouk doit être enlevé entre les motifs, dans toutes les parties indiquées par de petits points.

31, ÉCUSON avec *E. L.*, anglaise, plumetis.

32, ENTRE-DEUX, plumetis.

COTÉ DES PATRONS.

33, Dessin SOUTACHÉ pour le corsage d'une robe. — Ce dessin fait suite à celui du côté des broderies, lequel est destiné à la jupe.

34, Dessin qu'on peut soutacher, soit sur la manche elle-même, soit sur un revers qu'on applique sur cette manche. Dans le premier cas, on peut continuer jusqu'à l'entournure le petit courant qui commence en haut du motif principal.

35 et 36, PETITS ENTRE-DEUX pour objets de layette ou de trousseau. Plumetis.

37, *E. V.*, enlacés, anglaise fleurie, plumetis.

38, *N. V.*, gothique, plumetis.

39, *E. L.*, anglaise, plumetis.

40, *Baby*, romaine fleurie, plumetis.

41, *J. D. A.*, anglaise ornée, plumetis.

42, ENTRE-DEUX, plumetis.

43, *F. B.*, romaine, plumetis.

44, ENTRE-DEUX, plumetis ou feston.

45, *A. D.* enlacés, anglaise, plumetis.

46, *A. C.*, romaine, plumetis.

47, E. D. enlacés, anglaise, plumetis.

48 à 53, PEIGNOIR ou SAUT-DE-LIT.

48, Devant.

49, Dos (moitié).

50, Manche.

51, Plastron.

52, Col (moitié).

53, Croquis du *saut-de-lit*.

Ce peignoir, très-commode pour la toilette, se fait en brillanté.

Le col doit être bordé d'une piqûre, et le plastron d'un passe-poil en percale, sur lequel on coud le dos et le devant.

Ces deux dernières parties (dos et devant) n'ont pu être données dans toute leur longueur. Il suffira de les prolonger dans le bas, de façon que le devant ait 76 centimètres au milieu, et 62 centimètres sous le bras.

Le dos doit avoir, au milieu, 86 centimètres de long.

Comme largeur, le devant doit avoir, dans le bas, 77 centimètres, et le dos 81 centimètres (jusqu'au milieu).

Le peignoir peut être, ainsi que les manches, ourlé tout autour, ou bien garni d'une bande brodée surmontée d'un entre-deux.

Le n° 53 donne le croquis de ce peignoir, et indique de quelle façon doit être posé le plastron.

Un ruban de taffetas ou une bande de percale sert à fermer le *saut-de-lit*.

54 à 59, ROBE D'ENFANT (premier âge).

54, Devant.

55, Dos (moitié).

56, Manche (moitié).

57, Col.

58, Revers de la manche.

59, Croquis.

Cette robe se fait en brillanté ou en percale. On peut soutacher le devant du corsage et de la jupe en se servant du dessin donné sur cette planche, ou bien garnir le col, le revers de la manche et le devant du corsage, d'un petit ruban de passementerie blanche qui forme brandebourgs sur le corsage et qui est retenu à droite et à gauche par un bouton.

On peut encore garnir le col et le revers de la manche d'une guipure ou d'une valenciennaise, et poser, comme brandebourgs, un entre-deux entouré d'une petite guipure ou valenciennaise très-basse.

Le devant du corsage est entièrement plat; le bas en est soutenu par une petite ceinture de percale posée à l'envers.

Dans le bas du dos, on doit faire quatre petites coulisses dans lesquelles on passe un lacet fin ou une soutache, ce qui sert à froncer le corsage, qu'on ferme à l'aide de trois boutons.

La manche, froncée dans le haut et dans le bas, a un revers qui se monte sur un petit poignet d'un demi-centimètre de haut et de la largeur du revers.

La jupe, formée de deux lés et demi de brillanté, a 70 centimètres de long. — Dans le bas, un ourlet de 8 à 10 centimètres.

On peut ajouter une large ceinture en taffetas, avec noué et pans.

60 à 65, BLOUSE MATELOT pour petit garçon de trois à cinq ans.

60, Devant.

61, Dos (moitié).

62, Manche.

63, Poignet du haut de la manche.

64, Revers du bas de la manche.

65, Croquis.

Cette gentille blouse se fait en flanelle légère ou en mérinos blanc, bleu, groseille ou ponceau. Le col, le revers de la manche, le devant, les pattes posées sur les dessus de bras, doivent être piqués en cordonnet de soie noire, ou ornés d'un petit point anglais ou point de chausson.

Le devant et le dos doivent être froncés dans le bas et montés sur une ceinture pareille, ayant 64 centimètres de long et 10 centimètres de large.

Les dessus d'épaule (A. D.) sont également froncés de manière à n'avoir plus que 12 centimètres de haut. Sur cette partie, on pose, comme nous le disions, afin de cacher le point de réunion, une petite patte large de 4 centimètres, longue de 12 centimètres, qu'on pique à droite et à gauche.

Le revers de la manche est monté sur un poignet long de 18 centimètres, large de 17 centimètres.

Le col est droit, formé d'une bande de 34 centimètres de long, de 12 centimètres de large, qu'on plie en deux et qu'on échancre un peu sur les côtés, de façon que l'encolure n'ait que 33 centimètres.

On monte ce col sur un petit poignet long de 37 centimètres et large de 4 centimètres.

Une jupe de popeline, garnie dans le bas d'une bande de flanelle de même couleur que la blouse, et aussi une large ceinture de flanelle nouée sur le côté, tel est le complément de cette toilette tout à fait seyante, et qui sera adoptée pour le printemps et les bains de mer.

65 bis, PATRON D'UNE MANCHE à laquelle est destiné le dessin soutaché n° 34, pour robe de jeune fille.

66 à 69, PORTE-MONTRE orné de fleurs en cuir.

66 et 67, PATRONS D'UNE FLEUR et d'une feuille de jasmin, destinées à l'ornement du porte-montre.

68, PORTE-MONTRE fermé.

69, PORTE-MONTRE ouvert.

Ce petit objet, de la maison Beausnier (43, rue Richelieu), est un gentil cadeau à faire à une amie ou à un frère. Pour les loteries, c'est une ressource, l'exécution en étant facile et prompte.

On voit que, pour l'ornement, il suffit de deux fleurs de jasmin et de trois feuilles qu'on découpe en peau; on mouille le tout, on essuie, puis, avec l'instrument dit *langue de carpe*, on nerve les feuilles, qu'on monte ensuite, en creusant la feuille au milieu, à l'endroit de la nervure principale.

Pour ce faire, on prend la feuille en dessous et on pince fortement entre le pouce et le médium de la main droite.

Même opération pour chaque pétale de la fleur, qu'on creuse au milieu. Dans le cœur, on introduit une petite perle de bois enfilée dans un bout de laiton qui sert à former la tige.

Quand le cuir est sec, on l'enduit d'une couche de teinture brune, puis d'une autre de vernis, et l'on termine en collant le bouquet sur le milieu de la boîte avec de la colle forte.

70 à 75, BOÎTE À TIMBRES ornée, comme le porte-montre, de fleurs en cuir.

Les n° 70, 71, 72 et 73 sont les patrons d'une marquerie et de sa feuille.

La marguerite se compose de trois rangs qu'on enfile les uns dans les autres, à l'aide d'un bout de laiton terminé par une perle de bois, après qu'on a fait subir à ces trois rangs l'opération suivante :

Avec le bout de la pince, creusez fortement le milieu de chaque pétale (à l'envers).

Cela pour les trois rangs.

Après quoi, enfiler ces rangs de manière à contraindre les pétales.

Et collez le tout comme nous l'avons indiqué pour le porte-montre.

76 à 78, Boîte qui peut servir de boîte à ouvrage, de boîte à bonbons, etc. C'est un charmant objet de orerie.

Cette boîte se compose de treize parties, douze formant les côtés et le dessus, une formant le fond.

Chacun de ces morceaux doit être taillé à part, en carton, puis recouvert de chaque côté d'une étoffe quelconque, taffetas, satin, mérinos ou piqué avec semé de fleurettes, et enfin bordé d'un petit ruban de taffetas, qui réunit ainsi le dessus du morceau au dessous.

Quand les treize morceaux de carton sont recouverts, il faut les réunir à l'aide d'un surjet, ce qui sera facile si l'on étudie la disposition des lettres de repère.

Les morceaux indiqués par les lettres G. G. E. E. forment les quatre côtés de la boîte — C. C. D. D., les dessus — les quatre petits morceaux B. B. A. A., doivent être rapprochés les uns des autres de la manière suivante :

Cousez quatre bouts de ruban de 25 centimètres chacun sur le bord de ces quatre morceaux (à l'endroit où sont indiqués de petits carrés noirs).

Soulevez les morceaux D. E., et passez derrière les deux morceaux A. A., que vous rapprochez l'un de l'autre en nouant les deux bouts de ruban.

Passez de même les morceaux B. B. derrière D. E., et nouez les rubans.

La boîte se trouve disposée comme elle l'est au n° 77.

Pour la fermer, il suffit de coudre deux autres rubans au bord des morceaux D. D., de rabattre en dessus les morceaux C. C., et enfin de rapprocher les morceaux D. D. en nouant les rubans sur le milieu du dessus de la boîte, comme on le voit au n° 78, qui représente la boîte fermée.

79, BANDE en tapisserie pour chaise ou coffre à bois.

Cette bande, que madame Legras (350, rue Saint-Honoré) appelle *bande chinoise* parce que les dispositions et la nuance des fleurs rappellent celles des écrans chinois, produit un délicieux effet.

L'exiguïté de la planche ne nous a permis de donner au complet qu'une seule rose. Nos amies comprendront qu'il faut prolonger la bordure à droite et à gauche tout le long de la bande.

On peut varier à volonté la nuance et la disposition des roses. Sur la bande que nous avons vue chez madame Legras, ces roses étaient de cinq couleurs : rose, jaune, lilas, bleue, rouge; la nuance la plus foncée occupant les contours, et la nuance la plus claire le milieu de la fleur.

Au reste, nous invitons nos amies parisiennes à aller voir, de leurs yeux, chez madame Legras, l'ensemble de ce joli travail.

Elles pourront, en même temps, voir dans la même maison, une nouveauté toute fraîche : ce sont des écrans transparents en soie, dont il nous est impossible de donner l'explication dans le journal; mais, à l'exécution desquels on arrive après peu de leçons, et qui sont véritablement de délicieux objets d'art.

MODES.

Depuis longtemps, mes chères enfants, nous n'avons causé *lingerie*; laissez-moi donc aujourd'hui vous donner quelques détails à ce sujet, et vous faire la description des délicieuses merveilles que nous avons vues chez madame Payan (13, rue Vivienne), dont le nom est synonyme d'élégance et de bon goût.

Ce sont d'abord des cols *amazone* ou cols *droits*, comme ceux dont, le mois dernier, nous vous donnions un modèle sur vos planches. Ces cols sont en toile et brodés; les manchettes pareilles. De gros boutons en argent niellé, de Guzyon, complètent ces parures charmantes pour une demi-toilette.

Puis, pour toilette de ville, un col à pattes, en mousseline, orné de quatre rangs de festons à jour.

Un autre, formé d'entre-deux de valencienne et de broderie et terminé par une petite valencienne.

La manche *Gabrielle* va très-bien avec ce col élégant. Le poignet, demi large, est orné d'entre-deux de valencienne et de mousseline brodée, surmontés de trois petits volants de mousseline, bordés d'un velours étroit, mauve, bleu ou cerise.

Rien de si frais, de si coquet que les fichus de jeunes filles pour grand dîner ou soirée.

L'un est en tulle blanc, orné de deux bouillonnés de tulle, retenus par de petits velours mauve. Une blonde borde le fichu, et des carrés de velours mauve, entourés de blonde, sont jetés sur les bouillonnés.

Un autre, en tulle, est entièrement formé de bouillonnés retenus par une fine soutache d'or. Il est décolleté carrément devant et terminé sur les épaules par des bretelles formant pattes devant et derrière.

Un canezou en tulle, avec manches, garni de coquillés de tulle, bordés de velours.

Avec ces parures, on peut choisir la coiffure *Pompadour*, formée d'une torsade en taffetas bleu de ciel. Sur le sommet de la tête, trois roses roses, et derrière, un nœud avec pans.

Ou bien la coiffure *Margarita*. C'est encore une torsade, mais en velours *Magenta*, et sur laquelle sont semées des marguerites d'or.

Pour jeune femme, j'aime beaucoup la coiffure *Maintenon* en dentelle noire, avec barbe de chaque côté, et nœud *groseille* sur le sommet de la tête.

Le bonnet *Rosita* est en tulle blanc, orné de dentelles noires sur lesquelles on pose quelques pensées de velours. Devant, un bandeau de pensées.

Un autre bonnet est orné de velours *ponceau*. Le fond, en tulle blanc bouillonné, est retenu au milieu par une patte de velours recouverte d'un entre-deux de dentelle noire. De derrière, s'échappent deux pans de velours ponceau.

Quant aux zouaves, qui toujours font fureur, nous en citerons un bien simple, en piqué blanc, brodé en soutache noire.

Un autre en mousseline avec gilet. Ce gilet n'est qu'un premier corsage à manches, sur lequel on pose le zouave, qui demeure ouvert. Gilet et zouave

sont en mousseline, garnis d'une ruche de taffetas, de chaque côté de laquelle sont deux petits volants de mousseline tuyautés. Une valencienne garnit l'encolure.

Un autre zouave est orné d'un bouillonné de mousseline dans lequel on passe un ruban de taffetas.

Les peignoirs se font en nansou ou en jaconas, avec pèlerine : le devant, les manches et la pèlerine sont ornés d'entre-deux et de petits plis posés de biais.

Les chemises de nuit sont plissées devant ; le col est brodé, ainsi que les poignets des manches.

Les chemises de jour se font toutes avec pièce, les unes formées d'entre-deux et de petits plis, les autres d'une grecque de valencienne entourée de piqures.

Les camisoles simples ont des plis sur les épaules, retenus de chaque côté par une patte piquée. Le col et les manchettes ont une garniture brodée.

Tantôt la manche est juste au poignet, tantôt assez large pour passer la main, et tantôt pagode avec un grand revers carré.

Les camisoles plus riches ont quatre plis devant. Les plis sont ornés de chaque côté d'une petite garniture festonnée.

Les jupons sont ornés dans le bas, tantôt de six volants, de 5 centimètres chacun, disposés ainsi : trois au bord du jupon, puis un entre-deux de petits plis posés en biais, et enfin les trois derniers volants.

Un autre jupon n'avait que quatre volants, mais plus larges (8 centimètres), séparés par un entre-deux brodé.

Tels sont, mes belles demoiselles, les renseignements que j'ai recueillis pour vous chez madame Payan, et qui ne peuvent vous donner qu'une idée incomplète de l'élégance achevée et du bon goût parfait de tout ce qui sort des ateliers de cette maison européenne.

Mais ce n'est point assez — quoique ce soit beaucoup — d'avoir une lingerie fine et soignée ; il faut que le reste de la toilette y réponde.

Pour vos toilettes de ville, continuez de préférer la robe de taffetas noir, toujours si convenable et qui sied si bien à tout le monde.

Si vous êtes petite, faites la jupe tout unie, le corsage rond et les manches demi-justes, comme celle de la planche.

Si, au contraire, vous êtes grande et mince, garnissez votre jupe comme celle que nous avons vue chez Virginie Vasseur, rue de Rivoli n° : dans le bas de la jupe, 7 petits volants ondulés, bordés d'un passe-poil en taffetas de couleur, vert, pensée ou bleu-Louise ; 3 de ces volants remontent en formant tablier de chaque côté de la jupe. Le devant est entièrement garni de volants.

Le corsage uni, avec des boutons de taffetas de la couleur du passe-poil ; les manches avec revers garni d'un volant ; enfin, une ceinture suisse en velours de même couleur.

Pour une robe habillée, une jeune femme peut ajouter, au bord des volants, une petite dentelle noire.

Les chapeaux que M^{lle} Tarot (40, rue Sainte-Anne)

vient de faire pour les premiers beaux jours sont aussi simples que charmants :

Un chapeau en tulle maline blanc, le bavolet en crêpe vert ; le bord de la passe est orné de quatre rangs d'entre-deux de blonde, d'où s'échappent trois petites têtes de plumes vertes. Le même entre-deux continue au bord de la passe et se noue sous le menton.

Un chapeau en tulle brodé blanc, une blonde sur le bavolet. Autour du rond est coquillée légèrement une dentelle, et sur le côté est posée une rose assez grosse. Dessous, une blonde et une rose.

Une capote de taffetas noir avec un petit écart clair. Sur cet écart, une dentelle noire. Au milieu de la passe, sur le bord, un petit nœud noir au pied duquel est posé un bouquet de boutons roses.

Une capote en tulle maline blanc, le bavolet en tulle blanc au milieu, en velours bleu de Chine sur les côtés. Cette capote est ornée d'une coquille de velours bleu. On peut ajouter, de côté, quelques boutons de roses.

Quant aux coiffures d'enfant, elles ne sont pas très-variées. Pour les petites filles, le toquet de velours ou de feutre avec aigrette ou plume d'autruche, est le seul adopté en ce moment.

Pour petits garçons, les toques russes et les casquettes de velours.

Nous donnerons, bientôt, un pardessus de petite fille. Le paletot est jusqu'ici le vêtement le plus commode. Au velours et au drap velouté on va substituer le drap léger de couleur claire.

Les robes de popeline ou de taffetas sont assez simples. Le corsage est toujours décolleté carrément, avec berthe ou pattes en velours ou en étoffe pareille à la robe ; dans ce dernier cas, la berthe ou les pattes doivent être brodées en soutache.

Nous donnerons le mois prochain, avec la description d'une layette, des détails sur la lingerie à l'usage des petites filles de cinq à dix ans.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Toilette de mariée. — Robe de poul de soie, jupe ornée dans le bas de sept volants tuyautés en crêpe. — Corsage plat et montant. — Ceinture à longs bouts. — Manches à revers, ornées d'une garniture tuyautée en crêpe. — Voile en tulle illusion, très-long et très-ample. — Guirlande et bouquet de fleurs d'oranger.

Toilette de ville. — Robe de taffetas. — Jupe en deux parties ; celle du bas ornée d'un volant formant de grandes dents, orné en haut et en bas d'une ruche tuyautée et garnie de dentelle noire. — Corsage à ceinture ronde. — Manches à jockey et à revers ornés de boutons et de ruches. — Capote de dentelle noire, ornée de plumes roses et noires.

Toilette de petit garçon. — Costume en popeline, avec broderies en soutache. — Toque de velours noir avec aigrette blanche.

EXPLICATION DE LA TAPISSERIE.

Ce riche dessin est destiné à un pouff ou à un dessus de guéridon. On peut l'exécuter en laine ou en soie d'Alger.

ÉPHÉMÉRIDES

14 MARS 1803. — MORT DE KLOPSTOCK.

Frédéric-Gottlieb Klopstock, le créateur de la poésie épique et lyrique en Allemagne, était né à Quedlimbourg, en 1724 ; il consacra son génie à la religion, et célébra dans son poème, *la Messiade*, la vie, les souffrances et la résurrection de notre divin Sauveur. On doit aussi à ce grand poète une magnifique

trilogie sur Herman, le vainqueur des légions de Varus. Arrivé à un âge avancé, après une vie pieuse et paisible, Klopstock mourut à Hambourg, et il repose dans un cimetière voisin de cette ville, auprès de sa femme, qu'il avait chantée dans son poème sous le nom de Cidli.

Mosaïque

Il y a trois personnages qui raisonnent bien différemment : l'homme du monde, le philosophe et le chrétien. Le premier croit que ceci dure, le second, c'est quelque chose, mais qui passe, et le chrétien le voit comme quelque chose déjà passé.

Marquise de Créquy.

Il est bien peu de nos malheurs dont nous ne devions demander pardon à Dieu.

M^{me} de GENLIS.

Ne pouvoir supporter tous les mauvais caractères dont le monde est plein, n'est pas d'un fort bon caractère ; il faut dans le commerce des pièces d'or et de la monnaie.

LA BRUYÈRE.

CHARADE.

Angélique prend mon entier,
Puis elle y verse mon dernier,
Et vient y plonger mon premier.

EXPLICATION DU RÉBUS DE FÉVRIER : Il n'est pire eau que l'eau qui dort.

RÉBUS



X



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.



Gravée sur l'ordre de la Commission des Arts

3176

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

29^e année Février 1861.

Amsterdam Deutscher Rue du Casino 10^e Porte de Cologne

N^o II.

Amsterdam Deutscher Rue du Casino 10^e Porte de Cologne

Ayuntamiento de Madrid

